

**Révision de la transcription par Nathalie Barthe du « Séminaire Externe »
Orléans, le 09/03/2001**

TITRE INITIAL : Le cours d'action : Histoire, actualité et devenir d'un programme de recherche

J. THEUREAU

INTRODUCTION

J. Theureau : Je voudrais vous dire pour commencer que l'exercice qui m'a été demandé, en fait, je le trouve un peu difficile, puisqu'il s'agit de reconstituer subjectivement une histoire dont j'ai été partie prenante. Or, normalement, pour faire sérieusement de l'histoire, il vaudrait mieux ne pas procéder subjectivement. Il vaudrait donc mieux que ce soit quelqu'un d'autre qui fasse cette histoire, tout en prenant en compte éventuellement ce que j'aurais à dire. C'est ce qui explique que j'ai un peu varié dans la préparation de cette journée. D'abord, je m'étais dit : « je vais exposer les grandes lignes du programme de recherche du cours d'action (normal : on part de là où l'on en est pour interroger le passé). Après, je vais reprendre les grandes étapes de cette histoire (en plus, c'est facile puisque j'ai été amené à les retracer dans certains de mes rapports d'activité, au CNRS ou ailleurs), et je vais rendre ça quand même un peu plus rigolo, parce que le but ici, c'est plutôt de réfléchir entre amis que d'écrire pour des institutions. Puis à la fin, je vais reprendre là où il me semble que j'en suis maintenant, ce qui me semble important comme priorité, etc ». Après réflexion, je trouve qu'avec le temps qu'on a, ce n'est pas évident de faire ça. De plus, si on veut rentrer un peu dans quelques finesses de ce qui a marqué cette histoire-là, on ne peut pas balayer comme ça. Donc, je vais procéder tout autrement. D'ailleurs, je pense que vous connaissez un certain nombre des textes que j'ai écrits, ou que mes collègues ont écrits, et que vous pourrez donc toujours revenir dessus dans la discussion qui suivra. J'ai amené avec moi le paquet adéquat de transparents et je pourrai donc revenir dans la discussion sur les questions concernant le point où je pense qu'on en est de ce programme de recherche, ce qui me semble intéressant aujourd'hui à développer, etc. Dans l'exposé, ce que je vais faire, c'est seulement reprendre l'histoire.

QUELLE HISTOIRE ?

Mais il y a plusieurs façons de reprendre cette histoire. Il y a en gros, trois façons. Il y a "**l'histoire comme œuvre**". L'œuvre, du point de vue subjectif toujours, c'est ce qui me semble aujourd'hui, rétrospectivement, avoir été gagné à chaque étape. C'est-à-dire que j'enlève tout ce que je ne trouve pas intéressant aujourd'hui, que je ne garde que ce qui me semble avoir été gagné, ainsi que la façon dont il me semble l'avoir gagné. C'est l'histoire comme œuvre. Il y a aussi "**l'histoire comme activité**" : on est allé faire telle étude, à tel endroit, on a travaillé avec tels gens, etc... Et il y a encore "**l'histoire comme expérience**", au sens de la succession des moments subjectifs importants de cette histoire. Il me semble que ce qui est intéressant, en tout cas entre nous, ce serait de plutôt mettre l'accent sur ce dernier point, avec quelques difficultés cependant qui font que je vais sans doute multiplier les hésitations dans cet exposé.

PREMIERE DIFFICULTE : L'INSTANTANE ET LE LABORIEUX

La première difficulté, c'est que les moments de révélation, les moments où l'on se dit "putain, là on a trouvé quelque chose", sont faciles à retrouver, mais qu'ils ne sont pas les seuls à être importants. Tout d'abord, après un tel moment de révélation, on peut mettre plusieurs années à gérer ce qu'on a trouvé, à essayer de lui donner consistance, de l'organiser, etc... Ces périodes-là ne

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

sont pas les plus difficiles à retrouver car on peut partir du fait qu'à leur origine, il y a eu un tilt, on a trouvé un truc. Entre avant et après, il y a quelque chose qui a changé brutalement. Il y a d'autres périodes plus difficiles à cerner qui sont tout aussi importantes dans la formation subjective des gens, dans la formation de ce qu'ils font, ce sont toutes les périodes de mûrissement. C'est le cas dans ma propre formation subjective. On pourrait comparer avec un grand débat qui a eu lieu dans les écoles bouddhistes qui portait sur la façon d' "atteindre le nirvana" : entre d'un côté *l'atteinte instantanée*, et de l'autre côté *l'atteinte laborieuse*. Il y a quelque chose comme cela dans cette histoire. L'instantané, cela m'est facile de le restituer parce que cela m'a marqué de façon importante, mais il y a des processus à long terme qui sont beaucoup plus difficiles à cerner. On verra peut-être mieux cela entre nous dans la discussion. On peut peut-être même ouvrir la discussion là-dessus.

SECONDE DIFFICULTE : PLUSIEURS VIES, EN PARTIE LIEES, EN PARTIE SEPAREES

La seconde difficulté, c'est que, depuis que j'ai été me mettre dans la recherche en ergonomie, en 72-73, j'ai en gros mené fondamentalement une double vie (il faudrait, pour être exhaustif, en ajouter une troisième dont je ne parlerai pas, celle que je mène avec mes proches, mes amis, qui ne recoupe qu'en partie les deux autres. Heureusement, rassurez-vous, je ne fais pas que me « prendre la tête » !). D'un côté, je me suis vraiment excité sur des problèmes de recherche et de transmission, d'enseignement, de transformation pratique aussi dans les entreprises où je travaillais, etc ... Cela a tenu une place importante dans ma vie. D'un autre côté, j'ai poursuivi toute une réflexion personnelle - sur comment va le monde, comment il pourrait aller autrement - qui vient de mon passé qui était, disons, plutôt radical, vieux soixante-huitard attardé, pour aller vite. Ce passé m'a laissé un gros problème que je continue à gérer. Si vous allez regarder ma bibliothèque, vous verrez que c'est assez gigantesque et assez éclectique. Ce n'est pas seulement lié à la multiplicité de mes problèmes d'ergonomie, de recherche dans des disciplines variées, etc... C'est aussi lié aux problèmes que j'ai à gérer concernant « comment va le monde et moi là-dedans », c'est-à-dire des problèmes de philosophie existentielle et de compréhension de notre monde, de la dynamique de notre monde. Ceci constitue toute une espèce de vie plutôt souterraine, que je partage seulement un peu avec les amis que j'ai dans le monde de la recherche et de l'ergonomie. Évidemment, une partie de cette vie souterraine est passée de l'autre côté. Tout le rapport que j'ai avec la pensée de Sartre, par exemple, est beaucoup passé dans ma pensée épistémologique, dans l'éthique de la recherche telle que je la conçois. Il y a des fragments de la philosophie de l'histoire - citons par exemple Paul Veyne - qui sont passés aussi du côté de mon travail de recherche. Il y a aussi Peirce, bien sûr. Peirce est passé aussi. Au départ, si j'ai lu Peirce un jour dans les traductions françaises, c'est parce qu'il avait fait une tentative de traiter des contradictions en dehors de la dialectique Hégélienne. Tiens ! Il m'intéressait seulement pour cela. Vous voyez que c'était loin de mes problèmes de signe et d'analyse de l'activité. C'est seulement à un moment, que, brusquement, une jonction s'est faite. Alors après, il faut gérer cela ! Il y a d'autres choses encore, comme les réflexions des stoïciens par exemple, qui sont passées. L'école stoïcienne est une école philosophique qui a duré 800 ans, et qui a développé tout un tas de choses bizarres pendant ces 800 ans. Elle m'intéresse pour beaucoup de raisons, qui ne sont pas spécialement le fait que les stoïciens avaient une théorie du signe intéressante, même si c'est aussi pour cela. En résumé, il y a des choses qui, de cette vie souterraine, régulièrement, passent de l'autre côté. Il y a une sorte de membrane plus ou moins poreuse, et cela se balade entre les deux faces. Mais il y a beaucoup de choses aussi qui ne sont pas passées. Je ne vais pas vous dire tout ce qui n'est pas passé, parce que vraiment là, on virerait à l'infini. Pire, je ne suis pas complètement sûr de ce qui est passé ou pas ! Comme une psychanalyse, cela serait interminable ! Ce que je vous dis là de ce qui est passé, c'est donc seulement pour vous faire sentir cette seconde difficulté qui fait que ce n'est pas évident notre affaire. Est-ce que cela vous convient comme façon de faire ? (silence !)

QUATRE GRANDES ETAPES

Précisons d'abord les grandes étapes. J'ai indiqué là les grandes étapes telles que je les vois, d'un point de vue "œuvre et activité". Ensuite, on entrera dans l' « expérience ». (TRANSPARENT 1)

Donc là, une **première étape**, que je baptise « **Clarification épistémologique et éthique et essai méthodologique** ». On pourrait même ajouter "essai méthodologique aventureux"! **Deuxième étape**, plutôt "**scientifique éclectique**", au sens où l'on piquait des idées théoriques et méthodologiques partout, où c'était plutôt le principe que développait Feyerabend qui dominait. Ce principe, je ne sais si vous le connaissez, c'est : "anything goes", "tout est bon". C'est plutôt « tout est bon pourvu que cela nous crache des idées, des découvertes, etc... ». En même temps que cet éclectisme scientifique, il y a eu un développement de l'ergonomie de conception qui, lui, était plus concentré. Disons qu'il y avait « tout est bon » du côté scientifique, et quelque chose de beaucoup plus unitaire du côté de la construction d'une méthodologie d'apport de l'analyse de l'activité, à la conception des installations, etc., c'est-à-dire du côté de la recherche ergonomique proprement dite, qui vous intéresse peut être moins que moi. Enfin, une **troisième étape** que je baptise "**premier cadre théorique sémiologique**", animée par une première théorie du signe qu'il a fallu gérer ensuite, d'où une **quatrième étape**, dans laquelle je me sens encore aujourd'hui.

QUELS FILS RELIENT CES ETAPES ?

Je voudrais vous préciser quelques **fil**s qui relient ces étapes. D'abord, il y a deux points qui me semblent fondamentaux là-dedans. Le **premier fil**, c'est la recherche de la façon dont la parole des gens, des acteurs, pouvait donner un accès à une connaissance scientifique, une connaissance vraie. Ce fil, inauguré dans la première étape, vous pouvez le poursuivre d'un bout à l'autre. Dans ces essais de clarifications épistémologique, d'abord, cela fait partie effectivement de moi, de mon expérience passée. J'avais une expérience ouvrière, donc je savais qu'un ouvrier d'usine, même à la chaîne, ne se réduisait pas à ses comportements, et qu'il y avait quelque chose, intuitivement, de fondamental dans la façon dont il saisissait le sens de ce qu'il faisait, de sa relation au monde, à son entourage, à sa situation, etc. Donc, il y avait là des éléments de vérité. Quoi ? Attention ! Cela, c'est très problématique, puisqu'on pourrait dire que toutes les sciences humaines avaient développé dans la période récente l' « école du soupçon », c'est-à-dire l'idée qu'a priori, ce que dit l'acteur, c'est trompeur, et qu'il faut un autre regard, un regard extérieur, pour accéder à la vérité de son activité. Mon problème était que, d'une certaine façon, j'étais d'accord avec la nécessité du regard extérieur et de la construction théorique externe et qu'en même temps il y avait quelque chose qui était pour moi totalement vital, qui était justement qu'il y avait quelque chose dans ce que pensaient les acteurs de ce qu'ils faisaient qui devait entrer dans la construction d'une vérité scientifique vivante les concernant. Alors, le problème, c'était de savoir comment, à quelle condition, j'allais pouvoir marier, disons le soupçon - continuons sur le soupçon ! - et puis la confiance, comment je vais pouvoir marier les deux ? Cela, c'est le premier fil. On peut dire que ce fil se poursuit dans les autres étapes. Quand aujourd'hui je pars de l' « expérience », du « domaine d'expérience », de la façon dont l'expérience personnelle des individus se construit, pour atteindre des catégories pertinentes de description de leur couplage structurel avec le monde, c'est du même tonneau, c'est toujours la même histoire, le même fil, la même idée. Est-ce que vous saisissez mon truc ?

Bon ! **Deuxième fil** qui est fondamental me semble-t-il dans tout cela, c'est les conditions de l'observation dans les sciences dites humaines et sociales, les conditions de la relation entre observateur scientifique et acteur. Ce second fil est noué avec le premier, bien sûr. Il le décline en fait d'une autre façon. C'est la question de la relation de connaissance entre l'acteur et

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

l'observateur, et aussi la question de l'engagement moral de l'observateur, du chercheur scientifique qui est – pourrait-on dire – de découvrir pour le Bien. En disant cela, j'utilise des mots qui peuvent vous apparaître très moralistes, très « casse-bonbons ». Je le fais afin d'insister lourdement. Je pense que c'est effectivement cela qui était et qui est l'un des moteurs de notre affaire. Cela, c'est d'ailleurs directement lié aux réflexions de Sartre sur l'anthropologie de son époque. En gros, il disait que toute l'anthropologie Lévy-Straussienne, c'était bien gentil, intelligemment contemplatif, qu'il y avait sûrement des trucs très intéressants là-dedans, mais qu'il y avait un truc, vraiment qui était à rejeter : le rapport qui était établi entre l'anthropologue et les acteurs. Pour Sartre, ce rapport devait être pensé d'emblée comme un rapport moral, qui pouvait être, ou bien cochon ou bien correct. S'il était correct, cela voulait dire qu'il se développait dans une perspective d'amélioration de la situation de l'acteur considéré. D'où un rapport aussi de la science anthropologique avec la technique, qu'entre parenthèses je retrouve aussi par un autre bout, celui des critères de scientificité. Une science, cela a toujours un rapport à la technique, pour des raisons épistémologiques. Mais, pour moi, le rapport des sciences humaines et de la technique doit être précisé en un rapport avec une transformation technique qui, au moins, améliore effectivement le sort des acteurs observés.

Ces deux idées, si l'on veut les mettre en œuvre sérieusement, c'est du boulot, c'est-à-dire qu'une fois qu'on les a formulées, on passe son temps à essayer de construire, à procéder par approximations successives, etc... Cela constitue les **deux fils essentiels**. Je dois ajouter deux remarques sur les deux premières étapes.

La première remarque, concernant la première étape, c'est que je pense qu'il y a une certaine nécessité, dans ce processus-là, de réflexion préalable épistémologique et éthique, quand on s'intéresse à l'activité humaine. Pas quand on s'intéresse aux « clapotis des synapses » ! Alors, il y a aussi des problèmes épistémologiques et éthiques, mais ce sont d'autres problèmes. Quand on s'intéresse à l'activité humaine quotidienne, il y a d'emblée un problème de clarification qu'il est vital de considérer au démarrage. Je pense effectivement qu'il y a une leçon générale à tirer de cela. Ce n'est pas parce que j'avais de beaux principes généraux que j'ai procédé ainsi, C'est parce qu'effectivement, quand j'ai débarqué dans ce monde de l'ergonomie, cela me posait plein de problèmes qu'il me fallait résoudre si j'entendais y rester.

La seconde remarque concerne la deuxième période et porte sur ce que j'appelle "**l'éclectisme scientifique**". Je pense que, dans l'approche de la complexité, il y a d'emblée un éclectisme qui s'ouvre. Je pense que l'éclectisme, c'est la première étape dans un effort de traiter de la complexité en dehors des divisions disciplinaires. Cet éclectisme doit peu ou prou être présent à tout moment, même en dehors des moments de crise. L'éclectisme, pour moi, a donc une valeur, à condition de le dépasser à chaque instant. J'ajoute évidemment cette condition. Sinon, l'éclectisme peut déboucher sur la stagnation de la recherche. Cet éclectisme se poursuit actuellement, même si l'on peut dire que, depuis le premier cadre sémio-logique, la multiplicité des apports qui me viennent d'autres disciplines a tendance chez moi à s'intégrer dans un cadre déjà là. Même, je ne sais pas si, à un moment quelconque, il ne faudra pas carrément se débarrasser de tout cela, puis recommencer à faire du "anything goes". La pratique de la « mise en suspens » provisoire des savoirs et intérêts constitués, inspirée de Husserl, que je recommande d'exercer périodiquement, peut y conduire à tout instant. On peut en discuter, vous pouvez ne pas être d'accord.

Maintenant, je vais reprendre ces **étapes** – en fait, essentiellement les deux premières et le passage à la troisième - du point de vue de l'expérience. Ces transparents que je vous présente, ce ne sont pas des catégories totalement scientifiques qui les organisent. Mais, quand je dis "Évènements", c'est du côté des instantanéités, des avant-après radicaux, et "Cours d'évènements", c'est plutôt du côté des constructions déjà plus lentes, plus laborieuses, et qui comptent et/ou ont compté pour moi,

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

en tout cas rétrospectivement. Les « chocs empiriques » viennent aussi des constructions longues empiriques.

PREMIERE ETAPE DE CLARIFICATION EPISTEMOLOGIQUE ET ETHIQUE ET D'ESSAIS METHODOLOGIQUES (1973-1976)

En l'occurrence, les événements que je pointe dans ce transparent (TRANSPARENT 2) étaient plutôt des chocs. Rhône Poulenc et autres, c'étaient plutôt des chocs. J'étais dans ce laboratoire d'ergonomie du CNAM, au départ, pour arriver à croûter, un point c'est tout. C'était purement alimentaire, dans le cadre d'un contrat à durée limitée pour faire une étude des méthodes et critères ergonomiques de la 'communauté européenne charbon acier' (CECA), des équipes qui étaient financées par cette communauté européenne charbon acier.

- J.R : Je n'ai pas entendu, Jacques. Charbon ?

- J.T : Charbon Acier.

- J.R : Charbon Acier ?

- J.T : C'était l'antichambre de l'Europe à l'époque. J'allais à ces réunions de l'ergonomie CECA. C'était mortel, souvent, ces réunions. Mais, pour faire le boulot pour lequel j'étais payé sur le contrat, je suis aussi allé visiter ces équipes CECA, en Grande-Bretagne, Allemagne, Belgique et Italie. En particulier, en juin 1973, je suis allé visiter les équipes italiennes. Alors, je tombe là, vraiment, sur une surprise ! J'avais une certaine préparation tout de même, mais les gens, quand vous les voyez dans des réunions bien officielles de la communauté charbon acier, vous avez peu de chance d'avoir la vérité. En plus, ils sont là pour attendre des sous, donc ils ont intérêt à apparaître bien propres ... La surprise, c'est que je tombe sur une bande de gens à Milan qui m'emmènent immédiatement dans une entreprise, la Schneider, dans la banlieue de Milan, où ils présentaient une étape de leur étude. Ils finissaient l'étape d'étude préalable, pour ensuite faire des analyses ergonomiques des postes qui auraient été repérés comme fondamentaux à analyser plus avant pour la conception. Et là, il y avait d'abord une assemblée générale, d'un millier d'ouvriers du genre sidérurgistes, avec des exposés, pour cette étape-là, du représentant du conseil d'usine, dans le genre ouvrier affolé gauchiste, apparemment très proche de ceux que je connaissais par ailleurs, et du directeur de la Société d'Ergonomie Appliquée de Milan, Cajo Plinio de Odescalchi, famille de papes et autres princes italiens, membre actif du Rotary Club, directeur aussi de la Clinique du travail de Milan. Plus étonnant encore, ces discours étaient en cohérence. C'était assez surréaliste. La révolution portugaise des œillets d'avril 1974 donnait quelque chose comme cela. C'était, comme vous pouvez le constater, à peu près à la même époque. Je me souviens d'un amiral, avec son uniforme blanc et toutes ses décorations, qu'on retrouvait au milieu d'une manifestation de paysans sans terre portugais. Je me souviens aussi d'une petite usine portugaise du côté de Porto, occupée par ses salariés après la fuite de la direction, à laquelle j'ai rendu visite en Août 1974, dont j'ai gardé une photographie où l'on voit l'ensemble des ouvriers et ouvrières avec au centre une femme magnifique, en robe blanche – décidément ! -, apprêtée dans le grand style Hollywoodien – Rita Hayworth dans « Gilda » ! - : la secrétaire de direction de l'entreprise qui était restée avec eux. Cette visite à la Schneider m'a donné le même genre d'impression surréaliste. Et puis, après cette assemblée générale, il y avait des réunions des groupes d'ouvriers, techniciens et ergonomistes qui s'étaient répartis les différents secteurs de l'usine. C'étaient les différents membres du conseil d'usine qui avaient utilisé les instruments de mesure, du bruit, de la température, etc, puis qui avaient rempli des grilles d'analyse avec des descriptions de l'activité - assez sommaires cependant - dans les divers postes de travail, pour aboutir aux décisions qui ont été prises avec le représentant de la direction des différents services techniques. Je suis revenu de cette visite un peu sur les genoux, honnêtement. En plus, j'ai pu comparer avec d'autres équipes d'ergonomie. Ce qui était étonnant aussi, c'est que le discours de cette équipe-là, la Société d'Ergonomie Appliquée (SEA) de Milan, n'était pas du tout un discours tonitruant, révolutionnaire et tout, mais plutôt un discours technique, ras des pâquerettes : “ il y a besoin de s'intéresser à la globalité de la situation ” - c'est un

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

peu évident ! - “il y a besoin d’interdisciplinarité”, au sens de sciences humaines, biologiques, médecine, et ingénierie – n’est-ce pas aussi évident ! - , et puis, “il y a besoin de participation des opérateurs”, c’est-à-dire qu’on a besoin, pour comprendre quelque chose aux situations de travail, qu’il y ait participation des gens concernés, parce que c’est eux qui sont là tout le temps – évident aussi ! . C’étaient donc des idées aux ras des pâquerettes, des idées tout simplement raisonnables techniquement. Il m’a semblé qu’il y avait là tout d’un coup une possibilité qui s’ouvrait pour moi tout à fait nouvelle d’un rapport entre science, technique et transformation sociale, amélioration des situations, car c’était à travers l’étude, à travers la recherche, qu’il y avait des choses qui bougeaient. C’étaient des recherches dans le contenu desquelles il n’y avait rien qui touchait l’organisation du travail, la division du travail. Simplement, naturellement, puisque les groupes ouvriers en question travaillaient avec les ergonomes et techniciens sur tous ces problèmes de mesure et d’observation, cela bousculait complètement - mais momentanément -, la division du travail usuelle. Donc, en pratique, c’était pour moi à la fois très bizarre et très intéressant. On peut l’exprimer ainsi parce que c’est peut-être le moment où j’ai commencé à m’intéresser sérieusement à l’ergonomie. Auparavant, comme je l’ai dit, j’avais appris des choses dans les réunions de la CECA, j’avais trouvé aussi des choses intéressantes dans des études qui avaient été faites dans le labo où j’étais, par l’équipe dirigée par Antoine Laville notamment. Cette équipe avait fait des études du travail à la Thomson, par exemple, qui étaient plus intéressantes scientifiquement que les études italiennes, qui avaient donné lieu à une relation de connaissance avec les opératrices, mais une relation qui était pleine de confusions, témoin la formule qui revenait régulièrement dans leur rapport de recherche et que je vous cite de mémoire : « les opératrices ont confirmé ces résultats scientifiques ». C’est pour cette raison, je crois, que j’ai noté dans le transparent « beautés & confusions de Laville-Teiger-Duraffourg ». Effectivement, il y avait les deux. Avec la SEA de Milan, il y a eu pour moi quelque chose du genre révélation, une coupure. Il y a eu un avant, il y a eu un après, avec cette visite à la Schneider.

Pour le reste de cette première étape, je dirais qu’un peu après j’ai pu travailler avec quelqu’un que j’avais connu précédemment, Bernard Tort, qui avait été formé plutôt en logique. Il y aurait beaucoup à en dire. Ce qu’il me semble intéressant de souligner ici, c’est qu’à l’Ecole Normale Supérieure de la fin des années soixante, il avait travaillé aux “Cahiers pour l’analyse”. Les “Cahiers pour l’analyse” avaient ouvert, en France, un jeu assez compliqué entre un renouvellement du Marxisme, le Structuralisme anthropologique et social, la linguistique Chomskyenne, et la psychanalyse Lacanienne. C’était un paquet cadeau assez lourd, que je continue à trouver intéressant. Bernard en avait gardé un sérieux épistémologique que moi, honnêtement, je n’avais pas ou plutôt n’avais plus. Moi, à cette époque (1974), j’aurais plutôt été naturellement un agitateur, du genre embrouilleur culturel. D’où d’ailleurs mon intérêt pour la pratique de la SEA de Milan. Je trouvais qu’ils faisaient une bonne embrouille, pourrait-on dire. Mon ami Bernard me ramenait à quelque chose que j’avais connu longtemps auparavant. En effet, ce n’est pas qu’il me faisait découvrir l’épistémologie ! Non. Dans une vie antérieure à celle-là, j’avais connu des choses comme cela, mais il me ramenait ces choses sérieusement. C’est pour cela que je pense que ce travail avec Bernard a été important. Alors, à partir de là, Bernard et moi, on s’est lancé dans des opérations franchement aventureuses. Notre excuse, c’est que l’époque était bizarre. Puisqu’on était n’importe comment viré de ce labo, puisqu’on avait l’impression que personne ne nous comprenait là-dedans (pour être juste, on pourrait dire qu’ils étaient « emmerdés », parce qu’on était très sérieux du point de vue théorique et épistémologique, et qu’en même temps, on était pour eux de dangereux fous-furieux !), pour les décoiffer un peu avant de les quitter, on leur a proposé un projet de recherche d’une logique imparable : “on a besoin de la pensée ouvrière, de la mettre en œuvre dans l’analyse ergonomique. Vous êtes tous d’accord ? Oui. Tout le monde est d’accord, on est tous d’accord. Donc, quoi de mieux que de le faire dans les grèves avec occupation ?” Le télescopage était un peu violent, même à l’époque. Aujourd’hui, ce serait complètement fou. À l’époque, c’était dur ! Ce qui est étonnant vu de 2001, c’est que, en gros, on nous a permis de la faire : Alain Wisner,

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

le directeur de ce laboratoire, a accepté de patronner notre projet, ce qui a permis qu'il soit financé, mais à condition qu'il se réalise en dehors de ce laboratoire. Et nous avons finalement eu un contrat, nous avons été payés pour le réaliser. Payés mal après quelques mois de chômage et sans bureau ni téléphone - ils se sont rattrapés par un bout ! - , mais payés !

Auparavant, mon travail à mi-temps pour la CECA m'avait donné l'occasion d'aller travailler comme ouvrier à Rhône Poulenc, ouvrier dans la chimie, avec un tout autre objectif que celui que j'avais eu précédemment, dans la période d'après soixante-huit, à Renault. Cet objectif, c'était de faire un lien entre la recherche en toxicologie, ergonomie et conditions de travail, et la condition ouvrière telle qu'elle se vit. Je me suis fait virer au bout de quelques mois, mais j'y ai fait des essais qui étaient aussi plus ou moins bizarres mais intéressants.

Avec Bernard Tort, à part d'aller dans les grèves avec occupation et d'engager des études avec d'autres groupes ouvriers, on a fait pas mal de choses. Mais, à chaque fois, ce qu'on peut dire c'est qu'on arrivait trop tard : les grèves avec occupation, qui avaient été plutôt du type optimiste deux ans auparavant, là, elles étaient devenues en 1975 plutôt du type pessimiste, c'est-à-dire que c'était plutôt "on occupe un peu en attendant de crever pour essayer de négocier" que « vive la liberté et la créativité ! ». Ce qu'on avait eu en tête au départ, c'était toute l'expérience des ouvriers et ouvrières de LIP - je connaissais assez bien les gens de LIP - qui, en 1973, avaient repris l'usine et avaient fait fonctionner une partie de la chaîne. C'était un peu du cinoche pour les médias, mais en même temps, il y avait une réalité. C'est-à-dire qu'effectivement, il y avait une partie des chaînes de LIP qui produisaient pendant l'occupation de l'usine. Évidemment, j'étais allé voir cela durant l'été 1973. C'était une espèce d'utopie réalisée. Mais, ce qu'on trouvait, Bernard et moi, dans nos voyages à Dunkerque, Roubaix, Saint-Nazaire, Lyon, cela n'avait pas grand-chose à voir. C'est en cela que je dis que ce sont des chocs, disons même des échecs. À l'issue de ces échecs, on s'est dit que finalement, ce n'était plus l'époque de faire des coups pareils. Cela ne l'avait peut-être jamais été, mais, en tout cas, cela ne l'était plus. Alors, on est passé à un autre exercice. Bernard est devenu psychanalyste et moi, à la fois parce que je ne savais pas quoi faire d'autre et parce que l'ergonomie telle que je la concevais me permettait de retrouver mes aspirations initiales d'élève ingénieur, j'ai continué.

Pendant ce temps-là, si je dis "clarification épistémologique", c'est que nous avons développé notre réflexion sur les critères de scientificité, sur le rapport entre épistémologie et éthique dans le rapport aux opérateurs, la méthodologie des programmes de recherche de Lakatos, etc... Dans les limites de cette période, dans nos essais aventureux qui se cassaient assez vite la gueule, on a fait aussi des bouts d'études intéressants. Par exemple, à TEPPAZ, qui était une boîte d'électrophones, en pleine décapilotade, occupée par ses salariés, on a fait, avec les ouvrières de cette usine, un roman-photo - instruit par l'« ergonomie » ! - sur le travail de ces ouvrières que je trouve encore intéressant comme essai méthodologique. Toute cette élaboration épistémologique et éthique a été poursuivie dans les étapes suivantes. Nous avons aussi continué à être aventureux du point de vue méthodologique, mais en liaison étroite avec des aventures théoriques.

SECONDE ETAPE DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE ECLECTIQUE ET DE DEVELOPPEMENT D'UNE METHODOLOGIE DE CONCEPTION (1977-1986)

Alors, autre étape : une étape plus scientifique, pourrait-on dire, que je qualifie de "scientifique éclectique". Il y a un certain nombre d'événements, et l'on peut la diviser en trois **sous-étapes** dont voici la **première** (TRANSPARENT 3).

1977-1979

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

Premier événement, c'est la redécouverte de Chomsky qui compte pour moi. Vous en avez entendu parler de Chomsky ? Ce qui est très intéressant, c'est que c'est un programme de recherche qui a eu une grande importance dans la formation, par exemple, du cognitivisme, et de beaucoup de choses, et qui, aujourd'hui, est totalement mort. À son propos, on pourrait dire : "La reine est morte, vive la reine !". Il y a eu quelque chose de grandiose, je trouve, dans la pensée de Chomsky. Aujourd'hui, Chomsky, vous n'en entendez pas beaucoup parler, mais il n'est pas mort, il fait tout autre chose. Chez Chomsky, ce qui est très intéressant, c'est cette idée d'essayer de prendre à bras le corps le caractère créatif du langage. Cela entraine en résonance avec mon problème concernant l'activité humaine. En effet, à partir de mon expérience personnelle, il me semblait qu'il existait des éléments de créativité, même sur les chaînes de montage d'automobiles, ne serait-ce que pour gagner du temps, le cacher aux contremaîtres, voire saboter pour respirer un peu. Il y avait aussi chez Chomsky un sérieux du côté de la description. C'est lui qui a explicité les niveaux d'adéquation, par exemple, d'une théorie. Je vous présente, dans ce transparent, ce que j'en ai tiré, plus tard, en rapport avec le travail. Les notions d'adéquation observationnelle, descriptive, explicative, c'est un repiquage des notions Chomskyennes. Chomsky, ce qu'il décrivait, c'étaient des phrases, moi, ce que j'avais tendance à décrire, c'étaient des éléments d'activité, des périodes d'activité. C'est une description des données observées dans des travaux particuliers en termes généraux signifiants qui expriment des régularités sous-jacentes dont on fait l'hypothèse. C'est cela qui est important. Cette perspective, que j'appellerais aujourd'hui « modélisation analytique », c'est chez Chomsky que je l'ai empruntée. Le rapport que pouvait avoir cette description avec un horizon explicatif qui, lui, renvoyait à toute la conjoncture scientifique à un moment donné, c'est aussi chez Chomsky. Chez ce dernier, l'horizon explicatif, c'était une certaine théorie des structures innées du langage, qui renvoyait à une éventuelle convergence, à ce moment-là, de la recherche. Une telle convergence est à chaque fois problématique, bien sûr, mais elle permet d'avoir un certain guidage pour le choix des descriptions à effectuer. En effet, ce n'est pas parce qu'on a trouvé une bonne description qu'elle est effectivement intéressante. C'est un peu un pari, et qui est toujours à évaluer en relation avec la conjoncture scientifique du moment. C'est cela l'évaluation de son adéquation explicative. En quoi ce pari descriptif-là est-il meilleur qu'un autre ? C'est parce qu'il s'accorde plus largement avec une conjoncture scientifique à un moment donné. D'accord ? Vous m'interrompez, n'hésitez pas une seconde ! L'idée Chomskyenne, c'est sans doute très loin de vos préoccupations. Je vous en parle cependant parce qu'effectivement, les descriptions que je faisais du travail infirmier, à l'époque, en termes généraux signifiants qui exprimaient des régularités sous-jacentes, c'était du même tonneau, c'était l'idée Chomskyenne transposée, dans tout à fait un autre monde, bien sûr.

Deuxième rencontre, certainement beaucoup plus radicale pour moi, la rencontre de Newell et Simon. J'en avais entendu parler, comme cela, en allant aux États-Unis, mais cela m'avait l'air d'être de la psychologie de labo et a priori, j'étais à dix mille de cette problématique. Et puis, j'ai fini par acheter leur bouquin, ou plutôt le faire acheter, parce que c'est un bouquin hyper cher : 1600 pages, lourd, illisible, et d'ailleurs que tout le monde cite mais que personne ne lit. Pour que vous puissiez juger de sa distance avec moi, sachez que cet ouvrage ne parle que de résolutions de problèmes de jeu d'échecs, ou de criptarithmétique (vous connaissez : Donald + Gérard = Robert, Cross + Roads = Danger ?). Il y a la tour de Hanoï aussi. À ce propos, Maurice de Montmollin, dans les années quatre-vingt, s'amusait à agripper les gens dans les congrès de psychologie ou d'ergonomie pour leur proposer d'adhérer à une association contre le monopole de la tour de Hanoï dans les études de la cognition humaine. Vous connaissez cela, tour de Hanoï ?

B.G. : Il faudrait réactiver l'association, elle est toujours d'actualité, la tour de Hanoï !

J.T. : Oui, c'est toujours d'actualité, c'est cela qui est horrible !

B.G. : C'est horrible !

Si vous lisez l'introduction et regardez ce qu'ils ont fait, vous trouverez quelque chose de passionnant : l'idée d'étudier le système humain selon différentes variations, de tâches, de cultures,

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

etc., d'essayer de représenter vraiment la particularité d'une résolution de problème à un moment donné, de chercher une théorie du processus, de l'individu, une théorie « orientée vers le contenu », et qui soit « empirique et non expérimentale ». Ce dernier point est à préciser. Ce qu'ils entendaient par là, c'est que, même s'ils prenaient comme sujets des étudiants de psychologie, les sempiternels étudiants de psychologie de première année, qu'ils collaient devant les tâches de résolutions de problèmes symboliques dont je viens de vous parler, donc sous des dehors, on pourrait dire, expérimentaux, leur façon de faire était plutôt clinique. En particulier, le recueil et le traitement des données n'était pas statistique, comme on a l'habitude de le faire en psychologie expérimentale. Chaque moment de résolution de problèmes était décrit systématiquement. Donc, une méthodologie non statistique, alors que le monopole de la validation statistique est quelque chose de très fort dans la validation scientifique. À la place de la statistique, ils mettaient ce qu'ils appelaient les graphes de résolution de problèmes, c'est-à-dire une description.

Tenez, j'ai sorti un vieux transparent (TRANSPARENT DONALD + GERALD = ROBERT), qui me sert souvent dans mes cours. À la fin, ils finit par être usé ! Voici un graphe : on représente des états d'information formalisés et des opérateurs logiques qui permettent d'effectuer des passages entre ces états d'information, ainsi que le temps. On cherche à interpréter toutes les données verbales. Ces données verbales, c'est du genre « penser tout haut », avec plein d'illusions, comme si c'était vrai que les gens pensaient tout haut dans cette situation.

Léonardo Pinsky et moi, nous étions très critiques, d'emblée, par rapport à certains éléments, de la problématique de Newell et Simon. Mais, leur modélisation par des graphes de résolution de problèmes, je continue à la trouver essentielle, même maintenant que le cognitivisme est mort, que toute la représentation de l'homme comme système de traitement de l'information, comme ordinateur humain, est en pleine décapilotade. À la place, aujourd'hui, il y a une première tendance à abandonner aussi la modélisation. On se dit : « puisque la modélisation cognitiviste, en termes d'opérateurs et d'états d'informations est un échec, maintenant on ne modélise plus ». Pour la même raison, il y a aussi aujourd'hui une seconde tendance, c'est d'abandonner l'étude de tels niveaux d'analyse de l'activité humaine au profit de recherches expérimentales en psychophysologie. Pour moi, cette sorte de modélisation, c'est quelque chose de fort que j'ai tendance à maintenir. C'est pour cela que, lorsque je vous parle du passé, je vous parle aussi de l'actualité. Vous me suivez, là ? Je ne vous noie pas ? Cela va ?

Voici, noté sous forme de graphes par Léonardo en 1979, un bout d'activité de travail. Il s'agit de celui de saisie-chiffrement sur ordinateur à l'Institut de Statistique (INSEE). Tiens, c'était à Orléans, d'ailleurs, pour l'anecdote (TRANSPARENT INSEE 1).

En résumé, premièrement, ces gens qui faisaient les « Cahiers pour l'analyse », qui moi me « cassaient les pieds » à l'époque - c'étaient des amis, mais ce qu'ils faisaient, ce n'était pas ma tasse de thé -, finalement, tiens, ils avaient raison, il y a quelque chose d'intéressant chez Chomsky qu'il m'a fallu attendre un séjour aux USA en 1977-1978, dans le cadre de mes études infirmières, pour découvrir. Deuxièmement, Newell et Simon, alors cela vraiment, la découverte totale ! Jamais je n'aurais eu l'idée, normalement, d'aller voir cela, avant que je ne me pose des problèmes de description d'activités. Il y a vraiment un changement radical.

Pour l'anecdote, je lis Newell et Simon pendant l'été, en terminant une thèse sur les activités infirmières, et Léonardo Pinsky, qui était complètement paumé sur les données qu'il avait recueillies justement à Orléans-la Source, vient me retrouver fin Août vraiment désespéré en me disant "J'arrête tout, la recherche, y'en a marre, etc...". Je lui dis "Mais non mon gars, ça y est, Newell & Simon, on ne le savait pas, mais ils ont fait exactement ce dont toi et moi avons besoin". Effectivement, Léonardo, à partir de certains des principes généraux d'appel à la parole des

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

opérateurs et opératrices que nous partageons, avait recueilli début 1979 des données verbales simultanées de ses opératrices, qui d'emblée, pouvaient donner lieu à un traitement dans le style de Newell & Simon, alors que mes données infirmières, elles, ne le permettaient pas. Il avait déjà fait, disons, la moitié du boulot. Il n'y avait plus qu'à connecter avec le père Newell et le père Simon. Ce fut un moment brutal de changement. A partir de là, nous avons travaillé étroitement ensemble, jusqu'à son décès. Auparavant, il faut dire que nous nous étions profondément liés d'amitié, avions déjà beaucoup discuté et même élaboré plusieurs projets de collaboration. Tout ce que je dirai de mon expérience jusqu'à son décès en 1990 est difficile à démêler de la sienne. Attention ! Quand je dis cela, je ne dis pas que nous avons fonctionné comme les Dupont & Dupont. Nous avons chacun des responsabilités différentes dans les recherches et dans les directions de thèses. Par exemple, si nous avons commencé ensemble les deux recherches dont je vais parler maintenant, une seconde étude infirmière et une seconde étude de saisie-chiffrement, très vite j'ai monopolisé la première tandis que Leonardo a effectué l'essentiel du travail dans la seconde, mais avec ma collaboration car, du fait de sa complexité et de sa relation directe avec un processus de conception, cette seconde étude était impossible à réaliser seul. Ce que je veux dire, c'est donc que nous discutons régulièrement de ce que chacun faisait et que, lorsque l'un d'entre nous initiait quelque chose, c'était immédiatement discuté, enrichi voire abandonné avec l'autre.

Autrement, dans cette période, il y a aussi des mûrissements : je menais des recherches chez les infirmières, et comme j'ai dit, il y a tout un mûrissement qui s'est fait ... Je crois que je vais pas insister sur les mûrissements. Ils sont liés essentiellement à ce qu'on fait sur un terrain. Peut être vaut-il mieux qu'on attaque un peu la suite, une autre étape.

1980-1982

Deuxième sous-étape de cette recherche éclectique (TRANSPARENT 4) ! Remarquez que Chomsky, c'était déjà bizarre, Newell et Simon, aussi. Il faudrait rajouter plus haut, concernant la première sous-étape de cette seconde étape, tous les apports que je pouvais tirer, en particulier, pour l'étude infirmière, de la grammaire des textes (Van Dijk), de la sémiotique du récit (Propp). Dans cette seconde sous-étape, il y a effectivement un certain nombre de continuations de cet éclectisme. D'abord, Simon : comme je l'ai dit, on prenait d'emblée des pincettes, Leonardo et moi, avec sa théorie, mais en même temps, cela nous mettait dans une situation instable, puisqu'on prenait la méthode, les verbalisations, les graphes d'analyse, etc, sans la théorie. Ce n'est pas très recommandable, et en même temps, j'ai envie de le justifier a posteriori : dans un mouvement d'élaboration, à condition de le dépasser, il me semble que c'est juste de faire ça. Mais c'est acrobatique, on est un peu mal. Cette instabilité s'est radicalisée d'abord en faisant une **deuxième étude infirmière**, dans une unité de grossesse pathologique.

Pourquoi une unité de grossesse pathologique ? Parce que là, il y avait une multiplicité d'acteurs. La première étude infirmière avait, contrairement aux habitudes d'alors en ergonomie, traité, disons, assez largement du collectif, même si c'était du point de vue de l'infirmière concernée ou de l'aide-soignante. Là, en gros, je voulais multiplier le collectif et les complications du collectif. Une unité de grossesse pathologique, idéal ! Vous avez non seulement les infirmières et les aide-soignantes, mais aussi les sages-femmes, les élèves sages-femmes, et vous avez en prime, toute les spécialités médicales qui défilent, de façon totalement chaotique, vu qu'en gros, ces femmes en grossesse pathologique, elles peuvent être malades de toutes les façons possibles et imaginables, pendant leur grossesse. Leur grossesse proprement dite, elle peut être très bien, simplement, elles sont sous surveillance d'anémie ou de je ne sais quoi. Donc, il y a des problèmes de communication, de construction collective, etc..., inévitables. On se mettait donc dans ce que Benoît Grison a qualifié de « situation privilégiée » et que je définirais ainsi : on a un problème théorique et méthodologique à régler, on va dans une situation où l'on ne va pas pouvoir l'éviter.

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

Prenez, par exemple, les situations sportives, celles que vous connaissez bien. On a du mal, si l'on s'intéresse à la cognition dans ces situations, à la prendre comme totalement désincarnée. On pourrait donc dire que les situations sportives sont des situations privilégiées pour étudier l'hypothèse de la cognition comme incarnée. Cette unité de grosseur pathologique était privilégiée, elle, pour étudier les problèmes qui concernaient les relations entre activités individuelles et activité collective. Remarquez à ce propos que la visée ergonomique, dans le sens où l'on s'intéresse alors à la santé des gens, a tendance à faire privilégier l'individu. Effectivement, ce sont les individus qui se fatiguent, qui deviennent malades, etc... A priori, on a tendance à centrer sur eux l'analyse, et en même temps, l'activité qu'ils mènent est d'emblée sociale, se construit avec d'autres. Pour comprendre comment éventuellement leur activité en situation en fait des bien-portants ou des malades, on est obligé de passer par la compréhension de cette construction, disons, individuelle et sociale.

Et puis, en parallèle avec cette deuxième étude infirmières, nous avons engagé une **deuxième étude INSEE**, dans une situation qui, relativement à la première, était à la fois « tout à fait la même et tout à fait une autre ». En effet, la direction de l'INSEE, qui était contente de la première étude, en a demandé une seconde. Son idée de départ était "Ben, maintenant, on va concevoir le système pour le prochain recensement, et vous allez nous conseiller au fur et à mesure sur ce qu'il faut faire". Alors, on leur a répondu : "*Non, ce n'est pas si simple, du fait de la complexité vivante que constitue un individu en situation...*" (nous nous exprimions avec d'autres termes, mais c'était que cela voulait dire à peu près) "... *et du fait que vous êtes en train de changer complètement la situation ...*" (en effet, ils avaient pris en compte les recommandations de la première étude de l'INSEE, mais pris aussi en compte plein d'autres choses : les coûts, bien sûr, mais aussi l'intérêt professionnel des informaticiens de L'INSEE qui voulaient aller vers l'automatisation, étaient excités comme des poux par l'idée de fabriquer un système de plus en plus automatique, mais qui, sachant qu'ils ne pouvaient pas encore le faire, essayaient de fabriquer une sorte d'entre-deux. Ils ne nous fabriquaient donc pas exactement la situation qu'on avait recommandée. D'où la conclusion :) "... *dans cette autre situation...*" (on ne leur parlait pas de cognition située, mais c'était tout comme), "*on ne peut pas prévoir ce qui va se passer si l'on n'analyse pas des situations intermédiaires qui se rapprochent au fur et à mesure de la future situation*" (c'est-à-dire, en gros, si l'on ne peut pas tester des prototypes de parties du système et de l'ensemble de la situation). Cette exigence acceptée, on a fait une **première expérimentation**, proche des expérimentations du type écologique, avec des futures opératrices, avec des vrais bulletins, mais sur papier, pas sur ordinateur, et seulement sur le chiffrement de la profession et de l'activité économique, qui nous intéressaient le plus, du fait des difficultés de traitement qu'avaient les opératrices avec le système précédent. Et ensuite, **deuxième expérimentation** avec un bout du système informatique complet, quasiment un prototype, mais un prototype partiel de la future situation, pour aller ainsi, on pourrait dire, par approximations successives, vers la situation finale. À chaque expérimentation, on donnait aux services techniques de l'entreprise un certain nombre de recommandations. C'est en cela que c'est peut-être alors qu'on a le plus développé l'apport à une "méthodologie de conception" : de la situation naturelle, c'est-à-dire la situation à changer, à des prototypes partiels, à la mise en site pilote du futur système, et enfin, au rebouclage sur l'ensemble du processus de conception à partir de la situation une fois conçue. Vous allez me demander "pourquoi a-t-on besoin de tout ça ?" C'est parce qu'à chaque étape, on a des limites dans la prévision de ce qui va se passer, du fait du caractère complexe de l'activité et de l'effet de la situation sur l'activité. Pour dire avec sûreté ce qui va se passer, il faudrait analyser ce qui se passe dans la situation finale. Pas de chance, si l'on a la situation finale, on ne peut plus collaborer à la conception, puisqu'elle est terminée. C'est ce qu'on a appelé à l'époque le « paradoxe de l'ergonomie de conception ».

À travers donc ces deux études infirmières et saisie-chiffrement, on s'est donné les moyens d'éprouver bon nombre d'idées théoriques et méthodologiques. J'ai dit plus haut en quoi la

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

situation des grossesses pathologiques était privilégiée. Je n'ai pas encore dit en quoi les situations d'expérimentation écologique du futur système informatique de saisie-chiffrement était aussi privilégiées. C'est que le système qu'on leur avait proposé de faire à partir de la première étude et qu'ils avaient accepté, à l'INSEE, c'était un système beaucoup plus dialoguant que le précédent, donc qui ne pouvait que mettre en difficulté une description de l'activité à la Newell et Simon. Avec le système précédent déjà, Leonardo avait eu un peu du mal à faire une telle description. Ce nouveau système dialoguait trop pour que l'on puisse songer un instant à une telle description. Donc, d'emblée, cela nous tournait plutôt vers des analyses du type pragmatique linguistique, vers l'analyse conversationnelle, etc... des quasi-dialogues qu'il y avait entre les opératrices et ce qui leur était balancé par le système, comme messages, etc... Cela nous faisait dériver vers une analyse conjointe de la communication, de la pensée et de l'action. De plus, entre-temps, nous avons rencontré Michèle Lacoste - je ne l'ai pas dit - et justement, ce qu'elle nous donnait généreusement, c'était l'accès à l'analyse conversationnelle (en particulier l'École Suisse qui a inspiré fortement la seconde étude infirmières) et à l'ethnométhodologie. On prenait déjà Simon avec des pincettes, mais alors là, cela devenait carrément surréaliste, notre affaire, du point de vue théorique.

J'ai noté aussi « Grize » sur le transparent parce que nous avons commencé aussi à travailler avec Jean-Blaise Grize. Il avait été durant un certain temps le logicien de Piaget – je vous dis cela pour que vous le situiez un peu. Depuis, il avait développé ce qu'il appelait une « logique naturelle » par laquelle il essayait de décrire finement les processus argumentatifs. Vous voyez en quoi et pourquoi cela nous intéressait, ces affaires de logique naturelle. Comme cela intéressait aussi Maurice de Montmollin et Michèle Lacoste, nous quatre avons commencé à travailler avec lui et son équipe de recherche sémiologiques de Neuchâtel. Mais, vous remarquerez que le travail de Grize, lorsque j'ai élaboré ces transparents, je ne l'ai pas présenté comme ayant produit une révélation. Comme Michèle Lacoste, Jean-Blaise Grize a plutôt joué le rôle d'un ami et collaborateur qui se débattait avec les mêmes problèmes que nous et qui, par sa culture, son expérience et sa générosité, nous encourageait dans la voie que nous avons commencée à suivre. La logique naturelle, de même que l'analyse conversationnelle, ce n'est pas quelque chose qui a fait choc. Cela a instruit nos analyses, comme je vous ai dit que Chomsky ou Simon ont instruit nos analyses. Mais cela n'a changé ni nos méthodes de recueil de données ni les principes de nos analyses. C'est donc à placer plutôt du côté laborieux (mais, il faut préciser : « laborieux dans la joie » !) que du côté révélation. Grize, on l'a utilisé, on l'a pressé un peu laborieusement, en le tordant tant et plus. Juste avant sa mort, Leonardo avait rédigé des « Notes INSEE ou comment nous avons progressé », sous-entendu entre les études INSEE et notre première théorie du signe. Or, justement, nous avons beaucoup utilisé Grize dans la seconde étude INSEE, mais avec de nombreux malentendus. On lui faisait dire un peu n'importe quoi, à notre ami Jean-Blaise, honnêtement. Cela ressemble beaucoup à ce qu'aujourd'hui certains font avec le cadre sémio-logique, avec la même tolérance amusée de ma part. Juste revanche de Jean-Blaise ! En particulier, dans cette étude, ce qui nous a le plus servi, ce sont les notions de rapprochement et de différenciation. On les a baptisées « opérations de logique naturelle », en s'inspirant de Grize, mais il s'agissait plutôt d'autre chose. En fait, ce qui nous a donné l'idée de « rapprochement-différenciation », c'est un bouquin d'un dénommé Lloyd, un érudit de la Grèce ancienne, « Polarité et analogie dans la Grèce ancienne » (voir transparent). C'est ce qui nous a permis d'analyser beaucoup des choses qui se passaient dans les raisonnements des opératrices avec le système informatique. Je pense donc, rétrospectivement, que l'idée de Grize de chercher une logique de l'argumentation, a constitué plutôt un fond favorable qu'un choc. Vous voyez que c'est difficile, ce que j'essaie de faire avec vous, à travers la difficulté que j'ai à vous exprimer cela et même à être sûr personnellement de ce que je faisais à l'époque.

J'ai mis aussi Barwise et Perry, Grice, Sperber & Wilson, j'ai mis tout cela dans une sorte de paquet cadeau parce que tout cela a servi d'éléments de formalisation, de modélisation, mais ne constituait pas des apports radicaux. C'est pourquoi j'ai tendance à les mettre en paquet. Effectivement, on

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

peut utiliser un peu tout à la fois et l'on n'hésitait pas une seconde à le faire. N'hésitez pas non plus à poser des questions !

J'ai oublié de vous parler du travail de Vladimir Propp sur la « morphologie du conte ». Ce travail avait compté dans la première étude infirmière et il a continué à le faire dans la seconde. Notre ami Propp, il s'est pris les contes russes et puis il les a découpés en fonctions, etc... Dans un domaine différent, il y a quelque chose de proche comme démarche. Lire Propp, cela m'aidait à analyser mes activités infirmières. Mais, c'est quelque chose d'assez indirect, ce n'est pas du type "allez, j'épouse Propp". D'accord ?

1983-1986

Autre **sous-étape** importante (TRANSPARENT 5), toujours dans la même étape éclectique (en 83-86, il s'en passe des choses !). D'abord, on multiplie les études empiriques avec des étudiants en thèse qui apportent beaucoup de petits événements difficiles à retracer. Là, je dis « événements » au pluriel. Il y a tout de même un choc, c'est la découverte de Schütz. Vous connaissez Schütz, Alfred Schütz ? C'était un philosophe, élève de Husserl, juif allemand, qui a été obligé de quitter l'Allemagne pour les Etats Unis, du fait des nazis, et qui a élaboré toute une réflexion sur l'action, une réflexion philosophique sur l'action. Il n'a jamais fait d'empirisme, mais il visait une certaine description de la vie quotidienne. Par exemple, il a fait un article que j'aime beaucoup sur "comment on fait de la musique ensemble". Il faisait lui-même de la musique, certainement, donc il a essayé d'analyser, à partir de ses catégories de phénoménologie sociale ou de philosophie de l'action, comment les gens faisaient de la musique ensemble. Il a essayé d'analyser aussi comment vivait un immigré, le cours de vie d'un immigré. Il vivait lui-même comme immigré aux Etats-Unis. C'était vraiment purement son introspection, pourrait-on dire. Schütz, je suis vraiment tombé sur lui en rapport avec ma deuxième vie. À partir de ma vie de recherche ergonomique, jamais je n'aurais lu ce gars là, a priori.

Et Schütz m'a conduit, par l'intermédiaire d'une discussion avec Michèle Lacoste, vers un bouquin qui venait de sortir sur l'analyse de l'action, à Cambridge University Press, et Maison des Sciences de l'Homme, et, dans ce bouquin, je suis tombé sur Mario von Cranach, qui est un psychologue, éthologiste humain, Université de Berne, et qui s'était mis à fabriquer une « théorie de l'action dirigée vers un but ». Cette théorie était assez rigolote parce qu'elle était inspirée directement – en fait, je devrais être plus prudent : je n'ai jamais su, je ne lui ai jamais demandé, si c'était vraiment direct -, qui avait l'air inspirée directement des grammairiens modistes du treizième siècle. La théorie de ces derniers reliait trois niveaux : le niveau de l'être, le niveau de la pensée et le niveau de la signification. Von Cranach, lui, avait développé un modèle à trois niveaux, avec un niveau qu'il appelle celui des *comportements*, un autre niveau qu'il appelait celui du *guidage cognitif*, un autre niveau qu'il appelait celui de la *signification* - sociale, on pourrait ajouter -. Et il avait développé pour chacun de ces niveaux des méthodes qui étaient en relation : le *comportement*, c'était l'*observation comportementale* (on enregistre comme des bêtes) ; le *guidage cognitif*, c'était l'*auto-confrontation* (on présente à l'acteur l'enregistrement vidéo de son action et on lui demande ce qu'il lui est passé par la tête pendant ce temps là) ; le niveau de la *signification sociale*, c'était la *confrontation* (on va prendre des collègues des gens en question, ceux que l'on étudiait, et puis on va leur demander quelle est la signification pour eux de ce que fait leur collègue qui est étudié). Du fait du minimum de sérieux épistémologique qu'on avait, ces méthodes nous ont immédiatement intéressé car elles étaient clairement commandées par un point de vue théorique, par des hypothèses théoriques. Ce point de vue théorique, très vite on l'a abandonné, mais il a constitué un choc qu'il a fallu gérer, à travers les études qu'on a faites en s'en inspirant, du moins en partie.

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

Considérons, par exemple, l'étude sur la saisie-liquidation de dossiers maladie. Vous avez des opératrices qui étaient dans les caisses d'action sociale de l'EDF - plutôt à Tours, pas à Orléans ! À partir des bulletins de sécurité sociale que remplissaient les gens d'EDF, avec un dialogue avec un système informatique, elles déterminaient le remboursement à effectuer. De cette étude sur la saisie-liquidation, on a seulement publié un fragment ; tout le reste on l'a laissé tombé, en fait, et c'est un de mes vieux regrets : une étude empirique qu'on n'a pas publié vraiment, et qui n'est pas tout à fait finie. J'ai essayé de la remettre au goût du jour il y a quelques années, mais personne n'a voulu la reprendre. S'il y a quelqu'un ici que ça intéresse, je veux bien la reprendre avec lui. Je n'ai pas envie de le faire tout seul. Considérons aussi l'étude à Renault Véhicules Industriels sur les « systèmes automatisés de production séquentielle ». Dans ces deux études, vous pouvez trouver un compromis entre l'apport de von Cranach et ce qu'on a tiré de Barwise et Perry (voir aussi les TRANSPARENTS). Barwise et Perry, vous les connaissez un petit peu, ces deux-là ? Ce sont des gens qui ont essayé de fabriquer une sémantique formelle, donc une espèce de théorie de la signification, qu'ils ont appelée "situation semantics", une sémantique des situations. Situation, vous avez dit ? Barwise & Perry, nous voilà ! Si vous lisez les produits de ces deux études, vous pourrez dire que "ça, c'est très von Cranach". Mais très vite, toutes les autres recherches qu'on a faites se sont éloignées de l'inspiration initiale. Mais, du fait que c'était une vraie inspiration, on a mis un certain temps à s'en éloigner.

Le passage à la troisième étape

Si je continue encore (TRANSPARENT 6), on arrive à un moment de rupture violente qui est l'introduction d'une première notion de signe, à l'occasion de l'étude que faisait François Jeffroy pour sa thèse. Pour que vous saisissiez cette rupture violente, il faut peut-être que je reparle de nos amis Barwise et Perry ... Cette étude se déroulait aussi dans les caisses d'action sociale d'EDF, mais au poste coopérateur, un poste informatique dans lequel les opératrices regroupaient toutes leurs disquettes, celles des différents binômes d'opératrices entre lesquels était réparti l'ensemble de la population locale d'EDF. Elles regroupaient ces disquettes pour les banques, pour la sécurité sociale, pour faire des listings pour les différents organismes. Personne ne leur avait appris un traître mot d'informatique et, constamment, elles tombaient et retombaient sur des problèmes pénibles. Cela donnait des séances surréalistes dans ces caisses d'action sociale.

Par exemple, dans une caisse, vous aviez un vieil abruti, genre ex-militaire, qui dirigeait tout, mais alors vraiment de façon bestiale, et vous aviez un bataillon de jeunes femmes, qui avaient toutes compris un truc sans qu'on leur explique, c'est qu'avec l'informatique, on pouvait faire n'importe quoi, personne ne s'apercevait qu'on avait fait une boulette, et donc, on pouvait tout essayer. Effectivement, elles apprenaient très vite par essais-erreurs, ces filles-là. Et l'autre - je peux dire le colonel en retraite, le pauvre ! -, il avait voulu se garder un secteur privilégié pour lui, pour monopoliser une compétence technique, et c'était justement le poste coopérateur. Il avait pris pour cela comme assistante quelqu'un qui n'était justement pas une de ces jeunes filles dangereuses à bien des égards, mais qui était aussi paumée que lui. Tous deux s'enfermaient dans le local du poste coopérateur ... Et alors, c'était horrible - je ne sais pas s'il est devenu fou depuis, mais il y avait de quoi ! -, parce que vous aviez tout le monde autour à rigoler comme des baleines, et puis eux, qui suaient à grosses gouttes à essayer de se débrouiller avec ces logiciels pas évidents du tout. Dans cette caisse, c'était le cas pathologique. D'ailleurs, on a arrêté l'étude dans cette caisse-là, parce qu'il y régnait une telle tension que les opératrices avaient tendance à nous prendre, à prendre notre recherche, comme un enjeu de leur bagarre avec leur chef et avec la direction centrale qui le leur avait imposé. C'était insupportable, on ne pouvait pas travailler. On leur a dit : « Puisque c'est comme cela, nous ne resterons que quelques jours, puisqu'on a fait le déplacement, mais on ne reviendra plus ». Quand on les a quittées, les opératrices voulaient qu'on reste. Mais, nous sommes restés inflexibles.

On a eu heureusement d'autres cas de figure. Par exemple à T., vous aviez des opératrices qui étaient toutes aussi paumées les unes que les autres, le chef aussi, mais dans la convivialité. À D., par contre, un autre site pilote, vous aviez un autre cas : un chef, du genre macho, vraiment superbe, que tout le monde adorait - c'étaient des femmes plutôt jeunes aussi -, très excité et très sympa, franchement. Lui, il monopolisait la résolution des problèmes et, « ses nanas », elles ne s'en privaient pas, c'est-à-dire que, dès qu'elles avaient un problème, elles claquaient des doigts et l'autre accourait comme à l'attaque. Et il n'y avait que lui qui résolvait le problème. C'est pourquoi, principalement, on a basé l'étude à T., où il y avait toute une multiplicité : ni le cas pathologique, ni notre héros populaire.

On enregistrerait de longues histoires au cours desquelles les opératrices essayaient de se dépatouiller avec les problèmes. Elles le faisaient collectivement, c'est-à-dire qu'en général, lorsqu'une opératrice qui était au poste opérateur – en fait, les opératrices se mettaient souvent à deux - tombait sur un problème, elle appelait tout le monde, comme c'était assez convivial, et l'on assistait à une résolution collective de problèmes, qui leur prenait un temps absolument fou. Quelques fois, c'était rigolo, et d'autres fois, c'était pénible parce qu'elles n'avaient pas les moyens d'apprendre vraiment quelque chose tout en faisant. C'est là qu'on a élaboré les premiers éléments de ce qu'on a appelé "l'apprentissage-développement dans l'activité", c'est-à-dire toute la part de l'activité humaine qui consiste à construire de nouvelles lois, de nouvelles règles et leurs expressions symboliques. Souvent, les constructions et les découvertes que faisaient les opératrices étaient trompeuses. C'étaient vraiment des idées, des hypothèses astucieuses et intéressantes, qui leur servaient à fabriquer de nouveaux types et de nouvelles relations entre types, mais qui la fois d'après s'avéraient trompeuse, parce que ces opératrices n'avaient reçu aucune aide dans leur élaboration. C'est cela qui nous intéressait du point de vue ergonomique. On essayait de voir si l'on ne pouvait pas fournir une aide à cette activité d'essai-erreur, pour qu'effectivement les opératrices trouvent quelque chose de valable. On ne trouve pas en faisant, comme ça, facilement, surtout face à un système informatique dont on ne connaît en rien les lois. Ces opératrices étaient totalement non informaticiennes et procédaient par des analogies assez folles avec leur vie quotidienne.

François, comme je vous le disais, avait ainsi recueilli des histoires, vraiment des kilos de données, des enregistrements vidéo, audio, concernant ces séances-là, et l'on s'arrachait les cheveux de ne pas savoir qu'en faire. Cela allait bien pour périodiser, pour découper en grosses périodes d'activité, pour dégager informellement des caractéristiques de l'activité, mais pour ce qui est de "faire une description minutieuse de l'activité et de dégager à la fois des caractéristiques valides de cette activité et des idées pour fonder des transformations, des aides au raisonnement et à la découverte", c'est-à-dire ce qui était notre perspective, on restait secs. La première idée que j'ai mise en œuvre, cela a été d'utiliser Barwise et Perry.

Il faut que je vous parle cinq minutes de Barwise et Perry. C'est utile pour mon propos et, en plus, c'est assez rigolo. Barwise et Perry, ils ont eu une idée géniale, je trouve. C'est une idée de logique. Plutôt que de dire "vous avez une proposition (élément 1), vous avez le monde (élément 2), et il faut regarder l'adéquation entre la proposition et le monde", le truc classique, eux, ils disent : « Non, on a trois éléments et non pas deux. Un, on a d'abord alors un *jugement*, du genre "la mer est bleue" - celui-là, c'est un jugement, non persistant : la mer est bleue en ce moment, mais je ne m'engage pas sur l'avenir -. Deux, on a ensuite un *type*, le type "mer qui est bleue", le type "mer", le type "bleue", peut-être une relation entre types : type mer = type bleue, même si c'est un bleu un peu sale, si c'est dans la Manche ou je sais où. Trois, vous avez aussi un autre élément, qui est ce qu'ils appellent "*about situation*", c'est une situation, c'est-à-dire que ce jugement non persistant "la mer est bleue", est attaché à une situation donnée, ici et maintenant, entretient un rapport étroit avec une situation.

Les exemples que prennent Barwise et Perry, ce sont toujours des exemples désopilants de logiciens : vous avez Lucy, Emilie et Jojo qui jouent aux cartes à un endroit, et puis Amélie, Françoise et Emile qui jouent aux cartes dans un autre. Et, à un moment, vous avez quelqu'un qui dit "Emilie a trois as", mais qui prend Françoise pour Emilie. Alors, pouvez-vous dire ou non que s'il prend Françoise pour Emilie, mais qu'effectivement, Emilie de l'autre côté, elle a finalement trois as à ce moment là, ce qu'il dit est vrai ? Je vous laisse avec la question ! C'est assez tordu, mais ça introduit l'idée géniale de Barwise et Perry, qui est d'introduire finalement une limitation du monde. Dans la logique classique, par exemple, je vous fais une proposition "la mer est bleue", vous avez seulement la proposition, puis la réalité et vous vous posez la question suivante : dans le monde entier, est-ce que la mer est bleue quelque part ? Dans la logique des situations, ce n'est plus ça, c'est : "la mer est bleue", oui, il y a le type qui correspond, donc quelque élément de généralité, qui n'est pas du « ici et maintenant », qui est un certain type, et puis vous avez "c'est pas la mer est bleue, comme ça", ce n'est pas dans le monde entier qu'il faut aller regarder, c'est au contraire dans une situation limitée : "la mer est bleue" par rapport à telle situation dans laquelle on est et qu'on considère ... Donc, on restreint le monde.

Dans cette mise en œuvre d'une description inspirée de Barwise & Perry, on considérait un certain état de la situation. Par exemple (TRANSPARENT MESSAGE) (exemple que vous pouvez retrouver dans l'ouvrage de Theureau, 1992), là il y a un message d'erreur, donc on peut décrire l'état de la situation. C'est valable pour la situation, pas pour autre chose. Là, il y a nos deux opératrices; elles élaborent en gros quelque chose de très localisé, à tel moment, à tel lieu, comme temps (t) et lieu (l). Eh bien, elles construisent et se fabriquent une mise en relation, ce qu'on a appelé un "cours d'actions, communications et événements" - c'était avant qu'on ne parle de cours d'action comme vraiment un objet théorique, mais on était en train d'élaborer quelque chose comme ça -. Tenez, par exemple : vous avez un message tordu qui apparaît à un moment. Elles sont plusieurs opératrices. Il y a "P", "C", "L". Alors que font-elles ? Il y a la première qui dit : "On peut aller en mise à jour de TP, voir ce numéro-là, ce qu'ils veulent". Alors, ce numéro-là, c'est ça. Pourquoi ? Parce qu'il y a affiché TP : "Tiers Payant". Donc l'idée "tiers payant", c'est : les tiers payants, c'est une salade, mais il y a un truc qu'on connaît, dans les tiers payants, c'est la mise à jour des tiers payants; donc, allons voir là-dedans ... On pourrait dire que c'est vraiment une relation entre types qu'elle exprime là, c'est type "tiers payants", le seul truc qu'on connaît qui a à voir avec ce type tiers payants, c'est "mise à jour tiers payants", donc, on pourrait dire, un troisième type, c'est « pour enquêter sur quelque chose en relation avec le type X, aller voir dans le type connu qui est en relation avec le type X ». La deuxième opératrice, elle est vraiment sur une autre longueur d'onde. Elle dit : "en plus, 930, c'est un médecin, c'est même pas un pharmacien". 930, c'est un médecin, pourquoi ? Parce que les opératrices sont habituées à ce que, dans les numéros de catégories d'actes médicaux, il y ait des débuts qui correspondent à certaines catégories professionnelles : médecins, spécialistes, radios, etc. En fait, le cas considéré n'a rien à voir avec cela, parce qu'un syndicat, c'est tout autre chose qu'une catégorie de professions médicales. Elles sont complètement à côté de leurs pompes. "Et toi Colette, ça ne te dit rien ?" - "Non, c'est pas notre équipe" : Colette, elle, n'a qu'un seul type en tête, c'est que, lorsqu'un cas tordu vous passe entre les mains, on s'en souvient. On pourrait dire : type "cas tordus", type "passé entre nos mains", type "on s'en souvient", etc... Mais, je vais vite, on peut faire plus fin.

Dans cet exemple, vous pouvez constater que, si l'on prend l'ensemble des acteurs comme un acteur collectif qui partage entièrement ses perceptions, actions et interprétations, ce n'est pas mauvais. C'est une des études que nous avons faites où l'on pouvait vraiment prendre les acteurs ou plutôt actrices, comme un acteur collectif, au sens où elles étaient toutes au même niveau de compétence, et que les interprétations des unes faisaient rebondir celles des autres, comme on dit que, chez quelqu'un, une idée entraîne une autre. On peut évidemment introduire dans l'analyse

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

le caractère distribué de la cognition entre les équipes, mais le jeu vaut-il la chandelle ? Il vaut mieux procéder en considérant l'ensemble des acteurs comme un acteur collectif. C'est approximatif, mais c'est plus facile et l'on ne perd pas grand-chose. On peut dire que les « ici et maintenant », c'est « ici et maintenant », plus toute une histoire éventuellement “il faudrait faire ci, il faudrait faire ça”, qui rebondit par la mise en œuvre de relations entre types qui conduisent les opératrices à : “ici maintenant, non, faudrait faire autre chose”.

Avec François, après avoir traité ainsi deux histoires complexes, nous étions plutôt contents de nous. Mais, patatras ! Nous avons eu une réunion avec Leonardo (qui, dans le cadre de notre division du travail, n'était pas concerné directement par cette partie de l'étude, mais qui nous aidait, comme nous l'aidions pour une autre partie de l'étude) où nous avons présenté cela. Et, il nous casse notre baraque, totalement ! Pourquoi ? Parce qu'il nous pointe quelque chose qui était intuitivement insatisfaisant dans cette idée de considérer la “situation”, puis de passer directement à une interprétation de la part des acteurs. Qu'est-ce qui se passe ? En fait, entre la situation globale et l'interprétation, il y a sélection de ce qui, dans la situation, intéresse l'acteur. Dans l'analyse, il faut introduire un intermédiaire entre, disons, l'interprétation, et puis la situation globale. Cet intermédiaire, c'est quoi ? Dans l'exemple, qu'a-t-elle sélectionné, notre opératrice “P” ? Quel truc pertinent a-t-elle vu dans le message ? Dans le message, elle a vu uniquement “TP”. C'est le seul truc qu'elle ait vu. Le reste, elle ne sait même pas ce qu'est un syndicat, en l'occurrence. Donc là, “TP”. La deuxième opératrice, elle a vu le numéro, 930, ou plutôt le début du numéro. On voit bien que là, il y a une sélection qui est faite dans la situation, qu'il faut prendre en compte si l'on veut analyser l'activité. Je ne vous apprendrai rien en disant que c'est l'introduction du Représentamen, cette idée selon laquelle il y a sélection à partir des attentes qu'on a, à partir de tout le savoir social, typique, pratique, etc..., qu'on a. Il y a sélection de ce qui est pertinent pour l'acteur dans la situation. Pour une opératrice, c'est TP, pour l'autre c'est 930, pour l'autre c'est « numéro fictif ». Pourquoi « numéro fictif » ? C'est parce qu'elles sont habituées à ce que les informaticiens, pour ne pas se fatiguer, mettent des zéros quand ils fabriquent des numéros fictifs. Donc là, c'est : “type beaucoup de zéros = type numéro fictif = type coup des informaticiens – type téléphoner aux informaticiens”. Elle a vu quelque chose, qui est simplement le fait qu'il y ait cinq zéro. Donc, retenons comme premier enrichissement de notre description initiale à la Barwise & Perry cette idée de sélection dans la situation.

Deuxième enrichissement : on a introduit le Représentamen, une sélection de l'information pertinente, d'accord, les relations entre types, d'accord, les interprétations, éventuellement, mais il nous faut quelque chose en plus. En effet, dans d'autres cas que celui que je vous ai présenté, vous avez des moments où, tout d'un coup, l'opératrice en question, change carrément de vue du problème. Tout d'un coup, alors que jusque-là c'était “on va s'intéresser à ce passage là”, maintenant c'est “voilà, on passe à autre chose”. Ce n'est pas que la situation ait changée, c'est “on va essayer autre chose”. La situation est toujours la même, le “S” est toujours le même. Simplement, la vision que l'opératrice a de la situation et de son évolution, de sa dynamique, elle, a complètement changée. C'est pour cette raison que, plutôt que d'avoir simplement la situation, il nous fallait quelque chose qui est “la situation vue par l'acteur à l'instant t”. Peirce, en considérant que l'Objet du signe était, non pas une « réalité » mais un “possible” nous donnait l'idée qu'on pouvait penser “la situation vue par l'acteur à l'instant t” comme un “champ de possibles pour l'acteur à l'instant t”. C'est du moins l'interprétation de Peirce que je fais à ce moment-là. Honnêtement, je pense aujourd'hui que jamais Peirce n'a pensé à cela. Peirce disait “possible”, moi je pense “champ”, donc je « skotche » et cela donne “champ de possibles”. C'est un mariage, un peu forcé, en fait.

Alors, pourquoi Peirce ? Pourquoi avais-je été chercher Peirce ? C'est parce qu'il m'avait intéressé dans ma seconde vie, comme je vous l'ai dit plus haut. Au départ, je n'en avais rien tiré de bien

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

intéressant pour mes différentes vies, mais j'en avais assimilé un peu quelque chose, et tout d'un coup, on a un problème empirique et je connecte Peirce et ce problème empirique. Là, il y a aussi un **évènement** important. On peut dire qu'entre avant et après, tout change, même si après il y a du boulot. Du fait de ce boulot, au fur et à mesure, il y a eu évolution du premier cadre sémiologique. Par exemple, la notion d'unité significative, on l'a précisée plus tard. Au départ, notre notion de signe était un peu trop prise dans Barwise et Perry. Cela serait bien de pouvoir penser immédiatement, comme ça, le truc juste. Pas de chance, nos limitations situationnelles, cognitives, etc..., font que quelquefois, ça prend du temps.

TROISIEME ETAPE DE DEVELOPPEMENT DU PREMIER CADRE THEORIQUE SEMIO-LOGIQUE (1987-1994)

Il y a quelque chose d'important qui se passe dans les visites qu'on fait du côté de Palo-Alto, du côté de San Diego (TRANSPARENT 6). On pourrait dire que l'essentiel là-dedans, c'est que, quand Léonardo va à Palo-Alto rendre visite à Barwise et Perry, il tombe sur Winograd (ou plutôt va rendre visite à Winograd à partir des travaux de linguistique informatique de ce dernier qui l'avaient intéressé en relation avec l'étude INSEE et rencontre un Winograd qu'il ne soupçonnait pas), dont le livre avec Flores était sous presse, qui nous montre que, Varela et Maturana, cela serait intéressant pour nous. En fait, très vite, on n'a pas vraiment la même interprétation que Winograd et Flores, mais c'est tout de même quelque chose qui est du genre révélation. Et cette révélation, nous avons pris du temps pour l'assimiler. En 1987, Léonardo et moi cherchons à systématiser notre première théorie du signe, à bien mettre au point la notion de cours d'action qui n'était pas complètement précisée. En conclusion de ce texte, on dit : « Voilà, notre truc, regardez, c'est convergent avec Maturana et Varela ». Voyez, en fin de course, on dit : "Regardez, il y a des convergences avec ces gens bizarres, là-bas, en biologie théorique, etc...". En 1990, je rédige une thèse d'habilitation, où Maturana et Varela, c'est toujours dans la dernière section, mais c'est du genre "l'horizon explicatif nécessaire" de tout ce qu'on est en train de faire, de tout le cadre sémiologique. Déjà, on avait évolué sérieusement : ce n'était plus une petite convergence signalée à la fin, c'était un "horizon explicatif nécessaire", qui avait explicitement la fonction de l'adéquation explicative chez Chomsky. Enfin, dans le bouquin de 1992, carrément, je mets nos amis Maturana & Varela, le paradigme des systèmes vivants, loin devant Barwise & Perry. Ce sont eux qui justifient la construction même de l'objet théorique « cours d'action » et de tout ce qui suit. Là encore, c'est un évènement, on pourrait dire, la rencontre avec Maturana & Varela, et c'est un évènement qu'on met plusieurs années à digérer.

Le reste des visites, par exemple nos discussions avec Edwin Hutchins, je ne pense pas que c'est le plus important, même si cela a servi, bien sûr. Le plus important s'est en fait passé en marge de ces visites. Au départ, j'étais, avec Léonardo Pinsky et les gens qui travaillaient avec nous, dans une optique de psychologie cognitive dissidente, totalement dissidente même, et en rapport avec l'ergonomie. Puis, avec la notion d'action, puis la notion d'action dirigée par un but de Von Cranach, puis l'apport de Maturana & Varela, on était passé à la notion de cours d'action. On s'était éloigné pas mal de la psychologie cognitive, mais on se faisait notre petit monde à nous dans un coin. C'est alors qu'à la suite d'un voyage aux USA, en 1987, Sylvia Scribner (une anthropologue qui, avec Michael Cole, a introduit Vygotsky dans l'anthropologie Nord-Américaine, aujourd'hui décédée, à laquelle je rend alors visite à New York) me fait connaître le bouquin "Cognitive anthropology", de Dougherty et al, où je trouve des gens qui font de l'anthropologie exotique et qui ont pourtant quelque chose à voir avec nous. On savait déjà qu'Edwin Hutchins avait quelque chose à voir avec nous, on l'avait rencontré, on avait discuté... Mais ce qui a été décisif, c'est ce livre et un livre de Malinowsky. Il y a des lectures comme ça qui constituent des événements. Je pense à Sartre. Vous savez peut-être que Sartre a écrit un bouquin qui s'appelait "les communistes et la paix", que tout le monde lui a reproché. Ce qui est intéressant, c'est qu'il a écrit cela après avoir lu

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

un bouquin, d'un historien qui parlait du coup d'état du 2 Décembre de Napoléon III. En 52-53, Sartre, il voyait l'occupation américaine, la guerre froide, les coups de la CIA, etc..., et tout d'un coup, il a télescopé sa situation de 53 avec ce que lui racontait ce livre sur le coup d'état du 2 Décembre. Pour moi, il y a quelque chose de ce genre qui s'est passé. Malinowsky, je le lisais parce que j'aimais les démarches anthropologiques de terrain. J'étais préparé aussi par la lecture de « cognitive anthropology » et par les discussions que j'avais eues avec Edwin Hutchins qui avait suivi les pas de Malinowsky aux Iles Trobriand. Mais un jour, je lis « Coral gardens and their magic » dans un moment très particulier, alors que j'allais voir des amis qui présentaient un spectacle à Francfort. Comme j'étais tout seul dans une chambre d'hôtel à attendre qu'ils aient fait leurs répétitions pour les voir jouer le soir, je lis ça, et je dis : "Non, mais ce n'est pas vrai ! Vraiment, qu'est-ce qu'on a à s' « emmerder » avec les psychologues ? En fait, on ne fait pas de la psychologie, on fait de l'anthropologie cognitive !". Si j'ai alors ce discours privé brutal que je vous livre a posteriori, c'est d'abord que jusque-là, tous nos efforts, à Leonardo et à moi, pour publier nos recherches dans des revues scientifiques tenues par des psychologues, par exemple « Le Travail Humain » et « Psychologie Cognitive », avaient avorté. Les relecteurs regrettaient le manque de calculs de variance et d'écart-type dans l'exposé de nos résultats ! C'est aussi que les quelques exposés que nous avons faits dans des laboratoires de psychologie du travail et de psychologie tout court avaient donné lieu à de véritables scènes d'hystérie ! Il y a là un aspect de révélation, qu'après il faut gérer parce que, de fait, notre intérêt pour le caractère incarné de la cognition nous rapproche plus de la psychologie que de beaucoup d'études anthropologiques cognitives, qui virent plutôt vers de la sociologie cognitive, je dirais. Je rentre de Francfort, j'en discute avec Leonardo et l'on conclut : "Allez, on arrête de penser notre travail comme relevant de la psychologie, même de façon dissidente, et on le dit bien fort". Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a des moments comme ça ! Je ne sais pas comment vous faites vous... C'est encore la même histoire : les bonnes idées, après il faut un boulot, si on veut les rendre à peu près acceptables, y compris pour soi-même. Je ne m'étale pas sur ce côté pénible du travail, mais il ne faut pas l'oublier pour autant.

Il y a un autre évènement, quelque chose qui est du genre lourd et pâteux, qui est ma thèse d'habilitation dans laquelle, effectivement, il y a mise au point de pas mal de choses. Mais, je n'ai pas le temps d'en parler.

Vers la quatrième étape

Considérons rapidement la suite (TRANSPARENTS 7 et 8). Dans les années 95-94, une fois que toutes les thèses liées au premier cadre sémio-logique ont été terminées, j'ai pris un peu de distance avec ce qui avait été fait. J'ai été me balader en 1993 à San Diego, pour respirer, après pas mal d'événements ... Ce qui me frappe alors, en prenant de la distance, c'est à la fois des difficultés empiriques et des difficultés théoriques - je ne les ai pas indiquées sur le transparent.

Les difficultés empiriques sont essentiellement que, dans le premier cadre sémio-logique, l'apprentissage-développement dans l'activité est indiqué comme devant et pouvant être traité et n'est pas complètement traité. Il y a aussi tout ce qui est émotionnel et son rapport avec ce qui est de l'ordre de l'interprétation et de l'action, qui n'est pas traité de façon satisfaisante. L'émotion a la place dans le cadre sémio-logique, mais une place qui s'était imposée de façon purement théorique, pas du tout à partir de l'empirique au départ. Au fur à mesure, une fois qu'on a une hypothèse théorique et une place conceptuelle où l'exprimer, on trouve dans l'empirique des phénomènes qui y correspondent. C'est le cas avec l'émotion. Par exemple, dans l'étude que fait Nasser Bouzit, sur les activités d'accueil à EDF, on trouve la question émotionnelle en rapport avec l'activité. Il arrivait souvent que les agents d'accueil soient en communication avec des cas sociaux, qui ne peuvent pas payer leurs factures, s'inquiètent de savoir si l'on va leur couper le gaz ou l'électricité, etc... Ce sont des moments qui sont quelquefois très durs pour les opérateurs-opératrices. En

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

résumé, il y a donc, au fur et à mesure, des questions qui s'imposent empiriquement, à la fois, parce qu'on les avait ouvertes théoriquement, mais qu'on les refermait mal théoriquement. C'était ouvert, puis mal fermé, mal traité, si j'ose dire. Donc là, problème !

Il y a aussi des problèmes de cohérence générale des notions, de la notion de signe, de son rapport à Peirce, de tout un tas de choses. Je vous épargne les détails de cuisine conceptuelle, mais il arrive que ce soit un détail de cuisine qui « prenne la tête ». C'est fatigant, mais c'est de la cuisine. Prendre de la distance m'a amené à approfondir la critique de Peirce. En 93, à San Diego, j'ai ramassé tout ce que je pouvais sur Peirce, puisque j'en avais assez de le traiter un peu par dessus la jambe, de faire mon Peirce à moi. Je voulais savoir jusqu'à quel point Mon Peirce avait à voir avec Peirce. Pour cela, j'ai pris le temps d'être exhaustif en matière de « Peirceliana ». Je m'aperçois alors combien je l'ai tordu, le pauvre.

J'ai aussi repris la discussion avec la Phénoménologie. On peut dire que j'étais resté tout le temps très Sartrien, puisque j'étais tombé dedans quand j'étais petit. Il y avait donc quelque chose de Sartre qui passait, systématiquement dans mon travail de recherche. La notion de situation, je l'avais empruntée à Sartre, celle d'engagement dans la situation aussi. Mais en même temps, Husserl me cassait les pieds, Heidegger ne me parlait pas – et pas seulement du fait de son nazisme –, alors que Sartre était parti de leur travail. En même temps que la critique de Peirce, j'ai donc effectué une reprise de la philosophie phénoménologique, qui a bénéficié des discussions avec Pierre Vermersch. Avec Pierre, on avait travaillé ensemble longtemps auparavant, mais on s'était éloignés depuis. Il y aurait encore beaucoup à dire, mais je vais arrêter. Vous voyez, on arrive là et vous voilà : maintenant vous êtes l'avenir. Les STAPS, c'est tout un tas de questions théoriques et épistémologiques, que vous vous posez, et qui en même temps rebondissent sur ce que j'ai fait ... On s'arrête là ? D'accord ?

POST SCRIPTUM

1/ À la lecture de la transcription de cet exposé, on voit combien le titre donné au départ (« Le cours d'action : Histoire, actualité et devenir d'un programme de recherche ») ne correspond pas au contenu final. Du fait, d'une part que j'ai abandonné mon projet initial (voir l'introduction), d'autre part que j'ai laissé de côté pour l'essentiel ce que j'ai appelé « les mûrissements », il vaudrait mieux prendre pour titre : « Moments de révélation au cours du déroulement du programme de recherche sur le cours d'action ». Donc, si je veux vraiment faire un jour l'histoire de cette expérience, il faudra que j'explique ces périodes de « mûrissement ».

2/ De plus, j'ai essentiellement considéré les deux premières étapes de ce déroulement. Comme la plupart des étudiants en thèse qui ont participé à ce programme l'ont fait durant la troisième étape et, après leur thèse, durant la quatrième, cet exposé ne rend pas justice à leur travail. Ce travail, s'il ne me semble pas avoir produit de révélations fondamentales, a produit beaucoup de petites révélations qui seraient à prendre en compte. Il a aussi contribué de façon essentielle à la démonstration de la fécondité empirique et pratique du programme.

3/ Enfin, dans ces deux premières étapes de ce déroulement, à ne considérer comme je l'ai fait que les grandes révélations, je ne rends pas non plus justice aux idées que m'ont apportées Alain Wisner, Maurice de Montmollin et quelques autres.

4/ Au total, je m'aperçois que je n'ai pas du tout considéré ce qu'on pourrait appeler « l'histoire institutionnelle » de ce programme de recherche. À cette histoire institutionnelle de ce programme de recherche est liée celle de ses moyens matériels et de ses possibilités de transmission, et donc aussi celle de ses moyens humains. Si l'on essayait de reprendre cette histoire institutionnelle, on

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

rencontrerait du meilleur, du pire ou à la fois du meilleur et du pire. On rencontrerait aussi, non seulement la conjoncture institutionnelle dans laquelle ce programme de recherche en anthropologie cognitive et ergonomie a été pris, mais aussi l'action de diverses personnalités de l'ergonomie et de la psychologie du travail (principalement Alain Wisner, Maurice de Montmollin, Antoine Laville et Jacques Leplat), du CNRS et de l'Université. Mais, c'est encore une autre histoire.

5/ Si je reprends ce texte pour le diffuser plus largement, j'ajouterai sans doute quelques commentaires ici et là et atténuerai encore plus que je ne l'ai fait là, à partir de la transcription de l'exposé oral, le côté familier voire argotique du langage (mais sans doute pas complètement, car ce langage oral fait partie de l'étrangeté de ma culture relativement aux normes universitaires).

REFORMULATION & PROLONGEMENT DE QUELQUES EXTRAITS DE LA DISCUSSION RETRANSCRITE PAR NATHALIE BARTHE

La seconde partie de la discussion qui a suivi a porté sur des questions épistémologiques, théoriques et méthodologiques de l'étude des cours d'action et de leur articulation collective, qui se sont appuyées sur les textes de préparation de la journée. Je compte m'en servir plutôt en relation avec ces textes ou des textes de même famille. Par contre, il me semble intéressant de reprendre ici la première partie de cette discussion, mais en reformulant les questions qui étaient peu claires ou peu audibles et en améliorant et prolongeant (entre crochets) mes réponses.

A.F : Une question que tout le monde a posée est celle des relations que tu établirais maintenant entre ton éthique personnelle, ta philosophie politique, ton épistémologie, tes méthodes, tes objets, théories et modèles scientifiques. Tu as dit au début de ton exposé que l'articulation entre épistémologie et éthique que tu avais établie à un moment donné, à partir de ta vie passée en dehors de l'Université et de la Recherche, est toujours d'actualité pour toi. Nous voudrions mieux comprendre comment cette articulation est intervenue et intervient dans tes décisions d'ergonome-chercheur-intervenant. Est-ce que, dans certains cas, les valeurs morales, les implications politiques ne prennent pas le devant ? Est-ce que, dans d'autres cas, ce ne sont pas les aspects scientifiques qui dominant ?

J.T : Pour être concret, je dois d'abord revenir à mon entrée dans le monde de l'ergonomie universitaire et à ce qui me posait alors problème. Je dois rappeler que l'ergonomie de l'époque était très différente de l'ergonomie d'aujourd'hui. Cette ergonomie est morte aujourd'hui {ou plutôt n'est plus qu'un résidu très peu actif}. Du côté des praticiens, c'étaient plutôt des médecins du travail qui faisaient un petit pas vers l'apport à la transformation des situations de travail. Plutôt que de simplement constater que les gens étaient malades, ils essayaient de se donner les moyens de proposer des changements aux directions d'entreprise et aux services techniques de conception et d'organisation. Du côté des laboratoires, à la limite, il n'y avait qu'un seul laboratoire, celui dans lequel j'avais atterri, qui était très « politique ». Ce laboratoire était très lié avec la communauté scientifique, très physiologique, très expérimentation de laboratoire, etc... Et en même temps, il naviguait avec tout le monde politique, syndical et patronal : un petit coup avec le P.C. et la C.G.T, un autre avec la C.F.D.T, un troisième avec le P.S., un quatrième avec le CETIM et le CNPF, etc... Bien sûr, il arrivait que, malgré tout son art, Alain Wisner, son Directeur, s'emmêle les pinceaux dans ces opérations complexes, mais en gros, cela marchait et cela constituait un pôle d'enthousiasme et de création. C'était cela l'ergonomie, avec en plus, pour compléter le paysage, quelques escrocs {et quelques institutions paritaires vouées à la stagnation}. Depuis, ce paysage a radicalement changé.

J.R : les escrocs ont disparu ?

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

J.T : Ils se sont renouvelés, disons. {Par contre, les institutions paritaires vouées à la stagnation sont restées telles qu'en elles-mêmes.} Dans l'ergonomie d'aujourd'hui, du côté des praticiens, vous avez beaucoup moins de médecins du travail que de consultants et de praticiens de la transformation des situations. Et, du côté de la recherche scientifique, le quasi-néant. On pourrait presque dire que cela a disparu, la recherche scientifique en ergonomie. Il y a quelques laboratoires qui se baptisent "ergonomie" mais, c'est plus un souvenir qu'une réalité. De même, du côté de l'enseignement en ergonomie, il y a plein de choses, du genre DESS, mais qui, au mieux, répètent ce qui était vivant dans les années soixante-dix, et, au pire, ne parlent d' « ergonomie » que parce que c'est vendeur. Vous voyez que c'est très divers, et en même temps, que le rapport à la politique a complètement disparu, même si chacun magouille dans son coin.

C.R : ou le politique !

J.T : ou le politique, effectivement. En me cantonnant à ce grain d'analyse, je n'ai pas besoin de faire de distinction entre la ou le politique. Le problème que je me suis posé au départ, c'est dans une situation de l'ergonomie qui est terminée. Ce problème – qui avait été très bien posé par Taylor mais auquel ce dernier avait donné une solution qui ne pouvait me satisfaire – c'était que l'analyse du travail, au bout du compte, c'était une question de vérité et de justice. Il était clair, Taylor, loin des finasseries universitaires. Pour lui, la vérité scientifique était celle d'une « science de spécialistes liés à la direction », les ouvriers n'étant pas capables eux-mêmes de réfléchir suffisamment pour pouvoir faire vraiment une science du travail. Pour lui, la justice, c'était : "on a besoin vraiment d'un accord entre tous, ouvriers, directions d'entreprise et services techniques, sur le juste travail, et c'est grâce à la démarche scientifique que je vous propose, qui est d'enregistrer les comportements, etc..., et tout cela statistiquement de façon sérieuse, qu'on va pouvoir avoir cet accord de tous sur le juste travail, et donc son juste prix". C'est vraiment la République de Platon qu'il nous faisait, notre ami Taylor. C'est l'unité de la cité grâce à la science, c'est du Platon enfin vraiment appliqué ! Mon petit problème à moi, c'était donc que, d'un côté je n'avais pas trop envie de faire du Taylor moderne ou post-moderne – il y a pas mal de gens qui font des choses de ce genre-là aujourd'hui, mais évidemment sans référence à Taylor qui est peu vendeur ! -, et que d'un autre côté, je ne pouvais non plus partager la position de « la science comme pure révélation sociale » qui était celle d'un certain nombre de gens qui faisaient de l'ergonomie à l'époque. Cette position qui ne me convenait pas non plus beaucoup, c'était : "on va dans les entreprises, puis on va montrer comment les ouvriers sont malheureux, etc..., et puis après on s'en va et ce sera aux syndicats et partis de gauche d'agir". {Il faut ajouter qu'à partir de ma rencontre avec la SEA de Milan, j'ai effectué plusieurs déplacements en Italie pour connaître ce qui s'était fait et se faisait du côté ouvrier et syndical. J'ai en particulier rencontré les militants de Lotta Continua qui avaient initié en 1968, à partir de la Faculté de Médecine de Turin, tout un mouvement d'enquête sur les conditions de travail. Ce mouvement ayant été « récupéré » et prolongé par la CGIL, le principal syndicat, à travers les « Conseils d'usine », en relation avec des médecins et toxicologistes du PC Italien, j'ai aussi rencontré ces derniers. Tout ce mouvement d'enquête a constitué une expérience collective passionnante, a produit des outils méthodologiques et des résultats très intéressants et a donné lieu à toute une littérature. J'ai alors traduit en Français les principaux textes correspondants. Mais, déjà, à cette époque, on pouvait percevoir les limites de ce mouvement d'enquête. En l'absence de débouché du côté de l'ingénierie, de la transformation des situations de travail, le mot d'ordre qui l'animait « La salute non si paga » (traduisant le refus des primes données en échange de la dégradation de la santé et de l'insécurité) s'essouffait (les revendications revenaient aux demandes de primes), et les outils d'enquête étaient de moins en moins mis en œuvre. Relativement à ce mouvement d'enquête, ce que faisait la SEA apparaissait donc pour moi comme une création minoritaire, pleine de difficultés, mais d'avenir.} Donc, mon problème, c'était : comment avoir un engagement pratique qui soit tenable pour moi - vous m'interrogez, je suis obligé de penser là, comment je fonctionnais à l'époque – et, en même temps, une production de connaissance qui soit tenable pour moi. Quand je dis « tenable pour moi », il faudrait d'ailleurs ajouter « dans un rapport avec les publications scientifiques, l'entreprise et les opérateurs concernés ». Donc, voilà, c'est ce

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

problème que j'avais à régler. J'ai décidé que, moyennant un point de vue correct – qui est toujours très problématique –, premièrement sur la place de l'expérience des gens, des acteurs, dans la connaissance de leur travail, deuxièmement sur la collaboration de ces acteurs à l'élaboration des solutions techniques et organisationnelles, c'était tenable : je pouvais à la fois développer une certaine connaissance scientifique et m'engager d'une certaine façon dans les projets de conception des entreprises. Vous voyez que, dans cette décision, la philosophie politique et l'éthique interviennent localement, relativement à la situation, aux acteurs, au processus de conception concernés. Pour ce qui est plus global, je démissionne, ou plutôt je quitte mon boulot de chercheur en ergonomie au sens strict. On pourrait dire qu'ainsi j'établis un partage entre ce qui dépend de moi, ce qui ne dépend pas de moi, comme mon vieil ami Épictète m'a recommandé de le faire. Mais justement, ce qui reste toujours problématique, c'est la frontière entre ce qui dépend de soi et ce qui ne dépend pas de soi, dans telle circonstance, mais ça, c'est le jeu.

Une fois cela décidé, comment cela s'applique-t-il ? Par des décisions nouvelles à chaque instant ! Dans certains cas, nous avons eu des moments difficiles dans les entreprises. Le mieux, pour éclairer la façon dont ces décisions se prennent, c'est que je vous donne un exemple d'un tel cas. Je pense à une étude qu'on avait effectuée, Léonardo Pinsky et moi à RVI, Renault Véhicules Industriels, sur des systèmes automatisés de production séquentielle. On est arrivé là par l'intermédiaire du Service Ergonomie de l'entreprise, à la suite de toute une histoire. On avait au départ répondu à un appel d'offre ministériel, on devait avoir un terrain d'étude, et puis on n'en avait plus. Donc, il fallait chercher ailleurs. Le laboratoire avait les sous et, comme cela aurait fait à la fois mauvais effet et mal au cœur de les rendre, il fallait faire l'étude. C'était une décision à prendre. Est-ce que c'était raisonnable de prendre du temps pour rechercher un nouveau terrain et risquer d'avoir à accepter des conditions insatisfaisantes au de dire : les conditions ayant changées, nous laissons tomber ! On a donc fait plusieurs essais de terrains dont un seul a réussi. À Renault Véhicules Industriels, à l'occasion de stages d'ergonomie, ils avaient fait des études de postes, ils avaient vu que c'était intéressant de faire des études de postes, et cela les intéressait d'avoir un apport de la recherche, d'autant plus qu'il se présentait comme gratuit. Ils avaient aussi un problème, c'est qu'ils avaient développé ce qu'on appelait alors des cercles de qualité, concernant les phases de changement d'outils dans certains de leurs systèmes automatisés de production séquentielle et qu'ils voulaient savoir si ce à quoi que ces cercles de qualité avaient abouti était ergonomiquement correct. Un système automatisé de production séquentielle relie plusieurs machines-outils avec des automates programmables qui baladent les pièces à usiner entre les différentes tourelles d'outils. Le tout, avec un opérateur qui cavale sur 25 mètres, qui effectue ce faisant différents contrôles, et qui, de temps en temps, lorsque la pièce à usiner change, arrête tout pour changer les tourelles d'outils. En fait, nous avons très vite constaté que c'était très bien fait, ce qu'ils avaient fait avec le cercle de qualité en ce qui concerne les changements d'outils. Par contre, il y avait un truc qu'ils loupaient complètement par cette méthode, c'était quand notre opérateur courait. Le cercle de qualité s'était intéressé au changement de l'outil. À la limite, une bonne analyse de la tâche résolvait pas mal de problèmes, surtout une bonne analyse avec les opérateurs, participative et tout, de la tâche, ce qui justement avait été réalisé par le cercle de qualité. Par contre alors, pour ce qui était des difficultés qu'il y avait pour les opérateurs de cavalier comme des malades pendant que ça marchait, pour faire leurs contrôles, rien n'avait été fait. Ces contrôles, c'étaient soi-disant des contrôles de qualité du produit final, mais en fait, c'étaient des contrôles de fabrication tout le long de cette fabrication. En effet, si cela se passait mal à la première tourelle d'outils, ça faisait des pièces très chères, qui étaient bousillées tout le long. Donc, à chaque pas, il fallait multiplier tout un tas de contrôles "informels" qui étaient absolument vitaux pour que cela marche. C'est pourquoi les opérateurs cavalaient comme des malades sur leurs 25 mètres, avec une difficulté de maîtrise de tout cela. Typiquement, en ce qui concerne des activités dynamiques comme celles-là, l'acteur lui-même, s'il n'est pas aidé - éventuellement par la vidéo, par l'auto-confrontation, etc... - , a beaucoup de mal à tirer quoi que ce soit de ce qu'il vit à chaque instant. Il

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

peut dire des choses, qu'à la fois il court et contrôle, par exemple, mais il lui est difficile d'aller assez loin dans l'analyse pour qu'on puisse en tirer des idées de conception et d'aménagement. Donc, on dit en gros au responsable du service technique de l'entreprise que, typiquement, la méthodologie à mettre en œuvre dans ce cas, c'est le « cours d'action ». Alors, nous établissons un accord parfait avec l'entreprise sur trois points : 1/ droit de censure des opérateurs sur ce qu'on va dire. La condition pour que l'étude puisse se faire en collaboration avec eux, c'est qu'ils aient le droit de censure. Quelquefois c'est dur pour les entreprises d'avalier ça ! Mais enfin, c'est d'accord. Avant de présenter les résultats aux ingénieurs, aux services techniques, on doit les présenter aux opérateurs pour voir s'ils sont d'accord avec notre analyse ; 2/ collaboration avec la conduite et la maintenance, aussi bien les techniciens que les opérateurs. C'est d'accord aussi ; 3/ enregistrement vidéo si les opérateurs sont d'accord et du temps d'arrêt de la machine pour que les opérateurs puissent participer à des autoconfrontations. D'accord aussi. {Mais, nouveau rebondissement extérieur à l'entreprise, mais qui a nécessité une décision : au départ, un ex-syndicaliste qui achevait sa formation d'ergonome et qui, depuis, a fait une longue carrière à l'ANACT, devait effectuer cette étude sous notre direction, mais, une fois qu'on a eu fini de l'aider à commencer sur le terrain, il n'a plus rien fait, « a pris l'oseille et s'est tiré ». Que faire ? Arrêter ? Le financement étant ministériel, un rapport bidon suffisait pour que le laboratoire garde les sous restants. Mais cela aurait été nous déconsidérer aux yeux à la fois de l'entreprise et des opérateurs. Nous avons décidé de continuer nous-mêmes. Mais, nous avons pu le faire parce que ce n'était pas trop coûteux en temps : trois semaines sur le terrain et deux mois d'analyse. Dans une autre étude, celle de la coordination conduite-maintenance dans le nucléaire, où il nous est arrivé la même aventure, avec un ingénieur centralien ce coup-là, nous avons décidé d'arrêter malgré les conséquences négatives. Finalement, malgré le retard apporté par ce guignol que nous avons financé à ne rien faire,} nous avons fait une étude sérieuse. On arrive au moment de remettre les résultats. On s'était entendu avec le responsable du service technique qu'on avait normalement deux jours à Renault Véhicules Industriels, qu'on avait d'abord réunion avec les opérateurs de conduite et de maintenance avec lesquels on devait rendre d'abord les résultats, voir jusqu'à quel point ils étaient d'accord avec nous, qu'ensuite on avait réunion avec les différents services techniques, la maintenance, l'organisation, etc... On arrive, et alors : « niet » pour ce qui est de montrer ça aux opérateurs d'abord ! Alors, première décision à prendre : qu'est-ce qu'on fait ? est-ce qu'on s'en va tout de suite ? La décision que nous prenons, qui est contraire à nos principes mais qui parie sur l'avenir en tenant compte des circonstances, c'est : allez, on reste, on montre quand même nos résultats d'abord aux services techniques. Une fois qu'on leur a montré, nouveau rebondissement ! On nous dit : «c'est très intéressant, il faut absolument qu'on organise d'autres réunions avec ceux des divers services techniques qui n'ont pas pu être là à cette réunion, mais il ne faut pas montrer ça aux opérateurs, parce qu'alors là, s'ils voient tout ce qu'ils font, on n'est pas sorti de l'auberge pour les revendications». Effectivement, on montrait que ces opérateurs qui étaient payés comme des ouvriers non spécialisés avaient une activité de contrôle hallucinante. À partir de notre analyse, les opérateurs pouvaient donc dire, sûrs de leur bon droit : «chef, je ne suis pas assez bien payé». De nouveau le problème : est-ce qu'on s'en va, est-ce qu'on ne s'en va pas ? On a dit : «on s'en va si vous ne révisez pas votre position» et, à midi, on a bouffé avec les syndicalistes, qu'on avait mis au courant de l'étude et dont on avait vérifié qu'ils ne s'y opposaient pas mais sans plus jusque-là. C'était assez rigolo : tout ce qui était la direction technique à manger d'un côté, qui nous regardait d'un sale œil, et nous avec les syndicalistes locaux d'un autre côté. Après cela, ils ont craqué. Au retour, ils étaient d'accord, on pouvait présenter les résultats aux opérateurs. Voyez, il y a des moments difficiles des fois, dans ce genre de truc.

Mais cela, c'est en ce qui concerne la situation locale. Il me semble que du côté du local, avec les principes qu'on a élaboré dans la première phase «épistémologico-éthico-politique», c'est-à-dire les principes de possibilité de mener un processus local de connaissance et de proposition de conception qui soit tenable pour moi, c'est problématique mais cela marche. On a une certaine

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

maîtrise du local, en rapport avec les opérateurs concernés, etc... Ces principes sont tenables aussi pour d'autres. Effectivement, les gens qui ont travaillé avec moi, par exemple en thèse, ont développé ce genre de principes. Mais, peut-on généraliser ? Pas sûr ! Il faut considérer qu'il y a une espèce d'auto-sélection des gens qui ont travaillé avec moi. C'est parce que déjà ils étaient d'accord a priori qu'ils venaient nous trouver, Léonardo et/ou moi.

Ensuite, les opérateurs concernés font ce qu'ils veulent des résultats et de l'expérience de connaissance du travail et d'élaboration de propositions de conception qu'ils ont faite avec nous, par exemple en rapport avec leurs syndicats, cela je ne maîtrise pas. De même, les directions techniques font ce qu'elles veulent. De tous côtés, c'est ouvert. Mais, comme je l'ai dit, c'est cependant problématique. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse faire quelque chose de non problématique. Donc, à chaque fois, dans chaque faisceau de circonstances, il y a à développer une casuistique. Dans chaque situation, il faut se livrer à une casuistique.

J.R : c'est quoi une casuistique, Jacques, je ne sais pas.

J.T : La casuistique, c'était ce que faisaient les juristes du droit canon qui étudiaient des cas, qui discutaient de tous les détails des cas. C'est toute la discussion de : "le gars, d'accord il a étranglé sa femme, mais il l'a fait dans telle condition". C'est cela une casuistique, cela part des principes pour aborder les détails du genre "il a quand même des excuses valables, parce qu'elle était vraiment emmerdante". Je parle de casuistique au sens d'analyse des circonstances et de notre place dans ces circonstances en vue d'une décision pratique. C'est à chaque fois un pari, mais pour oser faire ce pari, il faut des principes. Il me semble que toute la première phase dont je vous ai parlé a permis d'élaborer des principes qui délimitaient mon problème, qui me permettaient de distinguer ce qui dépendait de moi, ce qui ne dépendait pas de moi, de façon problématiquement raisonnable, risquée mais raisonnable. En tout cas, moi, je n'aurais pas pu faire de la recherche ergonomique si je n'avais pas élaboré de tels principes. Peut-être que d'autres pourraient, mais pas moi.

C.R : **Ma question recoupe un peu la question précédente, mais se situait au niveau de la chronologie de votre parcours : il me manque un choc, un passage ou une révélation ou un arrière-fond - je ne sais même pas si ce n'est quelque chose qui a toujours existé chez vous - entre les structures et l'acteur. Ce sont peut-être des catégories un peu rigides que j'utilise ainsi, mais j'aimerais bien avoir votre point de vue là-dessus. Je pense aussi au passage entre l'établi allant dans l'entreprise pour agiter les ouvriers...**

J.T : Je faisais ça très bien auparavant !

C.R : **... et le chercheur arrêtant une étude parce qu'elle s'inscrit dans un contexte conflictuel des opérateurs ou opératrices face à leur direction. J'ai eu l'impression que ça correspondait dans le temps au passage entre le structuralisme, ou plutôt les influences structuralistes, et le retour sur la phénoménologie. En tout cas, il me manque quelque chose pour comprendre ce qui s'est passé.**

J.T : Je croyais vous avoir dit comment je voyais la chose. Quand je vous exposais le premier problème que j'avais, celui de la place de la signification pour les gens, de leur parole, de ce qu'ils élaborent eux-mêmes dans leur vie, de leur expérience pour aller vite, dans la connaissance scientifique de leur activité, de leur situation, de leurs contraintes, de leurs effets, des lois de ces situations. Là, je mets d'emblée en jeu, d'un côté l'expérience, et de l'autre, tout ce qui est connaissance des structures et des lois. De ce second côté, je cherche un déterminisme, je suis un déterministe convaincu mais un déterministe qui sait que, manque de bol, souvent il n'atteindra pas le déterminisme en question. Ce n'est pas la notion de liberté qui est en jeu dans cet échec annoncé. La liberté, c'est une notion philosophique qui est très importante pour diriger nos vies, mais qui ne concerne pas ce problème. Ce qui est en jeu dans cet échec annoncé, c'est la complexité des déterminismes, tout particulièrement structurels, à considérer. Je cherche à connaître ces déterminismes et à les transformer, les améliorer, de telle sorte que les gens soient un peu moins

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

malades, un peu plus épanouis. C'est la question des critères éventuellement à développer de l'intervention ergonomique. Il y a des critères simplement de performance, d'autres de charge de travail, de santé, de sécurité et d'autres de capacité, de richesse d'apprentissage-développement. Dès qu'on problématise ces critères, on ouvre sur des questions dont les réponses ne sont pas évidentes. Donc, chercher les déterminismes pour transformer, et, en même temps, donner une place, dans cette recherche de déterminismes, à l'expérience des sujets - je n'aime pas trop utiliser le mot "sujet" qui est un terme philosophique et qui est utilisé à tort et à travers, la plupart du temps de façon démagogique – ou plutôt des acteurs, des gens en activité, qui construisent à partir de leur action, de leur langage, de leur culture, une certaine description pour eux-mêmes de ce qu'ils font. Donc, pour moi, d'emblée, il y a l'idée de structure. J'ai envie de dire que c'est par essence que la démarche scientifique cherche cela. En cela donc, je suis d'accord avec la démarche scientifique, mais en même temps, d'accord avec la démarche scientifique avec un problème, qui est que les activités humaines ont une particularité, c'est que le zigoto qui les accomplit, lui aussi, éventuellement, il décrit ce qu'il fait, il en a une expérience. Tout le problème, c'est de savoir si, étant soupçonneux par rapport à cette expérience, on se contente de la récuser ou fait en sorte de mieux la faire parler. Moi, je veux bien garder le soupçon. Je suis même auto-soupçonneux à travers ce que je vous reconstitue de mon parcours. Et, en même temps, il y a quelque chose là, qu'est nécessaire dans le processus de connaissance de son activité, de ses déterminants, qui tient à l'acteur, à ce qu'il élabore, à son expérience. Donc, pour moi, les structures sont toujours ma préoccupation. Mais, peut-être que je n'ai rien compris à votre question.

C.R : Peut-être.

J.T : Alors ce n'est pas ça que vous vouliez ?

C.R : **Non. Pour la première partie, c'est bon. Mais, dans la description de votre parcours, à un moment donné, vous êtes passé, à travers le discours, d'un point de vue plus structuraliste, à un point de vue plus phénoménologique...**

J.T : Non, ne découpez pas trop brutalement de cette façon. Dès le départ, je suis un vieux Sartrien ; qu'est-ce que c'est un vieux Sartrien ? C'est quand même quelqu'un qui a lu "la critique de la raison dialectique", et la façon dont, dans cet ouvrage, Sartre a descendu en flammes tout le structuralisme de Lévi-Strauss. Mais, dans ce qu'on appelle « structuralisme », il n'y a pas que Lévi-Strauss, il y a aussi Foucault dont le structuralisme est plus compliqué. Il y a chez Foucault une volonté de dégager les structures pour faire apparaître en creux l'individualité et la liberté que je trouve intéressante.

C.R : Mmm.

J.T : Mais si, mais si ! Savoir s'il y arrive ou pas, c'est une autre paire de manche ! En tout cas, il est facile de voir que Foucault s'intéressait à la particularité et ne considérait pas l'individu comme une simple expression des structures ! En tout cas, avec Sartre, c'est vraiment la descente en flammes de toute l'illusion structuraliste selon laquelle, d'une part, les individus étaient la simple expression des structures, d'autre part, la révélation allait venir de quelques professeurs du collège de France. Tout cela, exclu ! Ce problème-là fait d'emblée partie de mon point de départ.

C.R : Je ne suis pas sûre que chez Foucault, il y ait l'idée de faire ressortir la catégorie de liberté. Il parle beaucoup de « gouvernementalité », c'est-à-dire de l'action des uns sur les autres.

J.T : Oui, oui. Mais alors, moi, je vous parle...

B.G : Il y a eu le Foucault tardif !

J.T : ... Effectivement, cette idée de « dégager les structures pour faire apparaître en creux la liberté », cela vient du « Foucault tardif », celui de son cours sur « L'herméneutique du sujet ». À cette époque (1981-1982), j'ai eu l'occasion de participer à des discussions avec Michel Foucault, et je me souviens d'une réunion chez lui, où effectivement, c'était vraiment cela qui était au fond. Et, dans le discours de ce « Foucault tardif », tout ce qu'il avait fait auparavant apparaissait comme cohérent, bien que de façon non explicite, avec cette idée. D'ailleurs, pour autant que je m'en souviens, il pouvait nous pointer dans son activité, dans ses travaux, des traces de mise en œuvre de cette idée.

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

B.G : Oui, et l'on sent cette tension-là dans les entretiens qu'il avait avec H. Dreyfus. Il y a des textes tardifs de lui où il l'explique.

J.T : Oui. Qu'il ait réussi ou non, c'est une autre question qui est très problématique pour moi. Mais en tout cas, qu'il y ait cette velléité, qu'il reprenait constamment, surtout à partir de "surveiller et punir", quand il devient militant, c'est indéniable. Non seulement il continue d'officier à l'université, mais en plus il cavale dans des opérations tordues avec les anarcho-maoïstes échevelés. Là, il n'a pas manqué de se poser des problèmes subjectifs. Et je ne vous parle pas des particularités de ses pratiques sexuelles.

E.L : **Cette conception Sartrienne qui vous appartient personnellement, j'ai l'impression qu'elle est contradictoire avec certaines des méthodes et théories que vous avez intégrées dans votre démarche. Par exemple, vous avez dit que vous repreniez les graphes de résolution de problèmes. Je voudrais savoir sur un plan pratique comment vous avez fait pour intégrer de tels éléments à votre conception ?**

J.T : La pensée de Sartre pour moi, c'est quelque chose d'extérieur à moi. Si je me disais Sartrien, c'était pour provoquer un peu, parce que Sartre, aujourd'hui, n'est plus à la mode. En vérité, Sartre, pour moi, cela a été un compagnon pendant un temps, un vieux compagnon qu'on croisait de temps en temps, mais un compagnon plutôt sur des questions de savoir comment on organise sa vie. Ce n'était pas toujours génial, ce qu'il nous proposait, mais en tout cas, cela jouait pour des gens comme moi. Il faut peut-être quand même vous souvenir de ce qui se passait à l'époque de mon adolescence. Je pense à mon arrivée à l'École Centrale des Arts et Manufactures, au voyage de ma promotion qui était le 18 octobre 1961, le lendemain du 17. Le 17, c'est le jour où la Police dirigée par Maurice Papon a assassiné des centaines d'algériens qui manifestaient à Paris en suivant les mots d'ordre du FLN. Dans les jours suivants, on retrouvait leurs cadavres dans toutes les écluses autour de Paris. Les autocars qui nous emmenaient pour ce voyage de promotion étaient remplis de sang et de glaires. Ils avaient été réquisitionnés toute la nuit précédente et l'on n'avait pas eu le temps de les nettoyer. C'était mal commencer une carrière d'ingénieur, bien que cela n'ait fait ni chaud ni froid à mes congénères ! Eh bien, les seuls qui protestaient alors, c'étaient des gens comme Sartre. C'est d'abord sur ce plan que Sartre a compté et compte toujours pour moi. En ce qui concerne l'élaboration théorique, il m'a donné des choses, mais j'ai aussi besoin d'autre chose.

C.R : Il n'y a pas à en avoir honte, parce que vous dites...

J.T : Ce n'est pas du tout la question. Ce que je vous dis, c'est que cela se situe essentiellement sur un autre plan : celui de la façon dont globalement je pense ma vie. Alors que la question des graphes de résolution de problèmes, c'est exactement du même genre que la façon dont un ajusteur ajuste ses outils, c'est tout autre chose pour moi. Vous voyez bien l'écart entre les deux. Ce problème d'ajustement des outils, ce n'est pas rien non plus. Quand je disais qu'il y a eu toute une phase éclectique - elle dure assez longtemps cette phase éclectique - et qu'à chaque fois, il y a eu des rebondissements du genre : "allez, on introduit l'action", etc..., je pointais des moments difficiles d'ajustement des outils. Mais, attention ! Tous ces rebondissements, qui apparaissent comme étant du genre « bricolage généralisé », « faisons feu de tout bois », à chaque fois, ils se sont réalisés en étant accompagnés d'un effort d'unité de cette multiplicité. Cet éclectisme était pensé comme nécessaire pour progresser dans l'étude de la complexité. Si vous voulez, je peux vous en faire une formule, un mot d'ordre : 1/ vive la complexité ! ; 2/ vive la considération de pensées multiples pour atteindre la complexité ! ; 3/ mais à condition d'y joindre une visée d'unité ! Évidemment, le tout, à chaque fois, est problématique.

E.L : **Moi c'était plutôt au niveau pratique que je posais la question : comment avez-vous fait ? Vous avez dit que vous étiez un embrouilleur culturel, que vous aimiez bien...**

J.T : C'était quand j'étais petit, ça.

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

E.L : ...et qu'en même temps, vous touchiez à l'éclectisme. Donc, au niveau pratique, j'aurais voulu savoir comment vous avez fait pour concilier cela.

J.T : Non, mais attendez, il ne faut pas télescoper les étapes. On apprend des choses quelques fois dans la vie et, après, on ne fait plus pareil qu'avant. {On a eu ce que Peirce appelle un « Interprétant » !}

E.L : C'est au niveau pratique que je voulais...

J.T : Il doit me rester quelque chose de mes embrouilles passées, mais je ne crois pas que c'est cela qui m'anime aujourd'hui. Par contre, si je reprends très précisément, par exemple, ce que j'avais tiré des équipes européennes de la CECA, du point de vue méthodologique, je considère que, vraiment, j'ai fait un rapport assez surréaliste. {Il ressemble plus – le style exclu ! - à un récit de José Luis Borges qu'à un rapport scientifique. Il a ainsi une certaine proximité avec ce que je faisais avant d'atterrir dans la recherche ergonomique.} En effet, j'avais interprété tout ce que faisaient les équipes de la CECA à la lumière de ce que j'avais trouvé de génial à la SEA de Milan en en faisant des contributions partielles à un cadre général fourni par les idées des gens de la SEA telles que je les avais interprétées {- sans leur demander leur avis, dois-je ajouter}. Je l'avais fait sans vergogne, totalement sans vergogne ! C'est quelque chose, par exemple, que je ne referais plus aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que je pense qu'il y a quelque chose de pas clair dans cette opération d'« embrouille ». Je ne dis pas que c'était totalement mauvais. D'ailleurs, si vous lisez ce rapport, vous verrez qu'il est loin d'être totalement idiot ! Il y a même plein de choses justes et non-triviales là-dedans que je peux reprendre encore sans problème. {Dans le travail avec mon ami Bernard Tort, nous en avons repris l'essentiel. Cela a constitué le point de départ de notre travail commun durant plus de deux ans.} Mais tout de même, le fond général, je le trouve franchement mauvais. Il y a eu une rupture significative entre ce rapport et tout le travail avec Bernard Tort qui est arrivé dans la foulée. Je l'ai aidé dans son travail qui était de faire un « bilan de l'apport de la recherche scientifique à l'amélioration des conditions de travail ». Bernard a récupéré avec mon aide tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais glané comme matériaux, bibliographie, réflexions, etc... que je n'avais pas utilisé dans le cadre restreint de mon contrat. Mais, il l'a récupéré avec le sérieux scientifique qu'il avait ramassé quand il était petit, dans Normale Sup, et que moi, je n'avais pas ramassé dans mes petites études d'ingénieur {mais que j'avais ramassé seulement, pourrait-on dire, autour de Normale Sup}. Pour moi, il y a eu quelque chose comme «tiens, il y a un basculement». Finalement, j'ai voté pour le genre du rapport de Bernard Tort, plutôt que pour le genre de mon rapport précédent.

C.R : Le voilà le déclic !

J.T : Cela arrive !

C.R : C'est ça que je me demandais, quel avait été votre choc.

J.T : {En tout cas, cela n'a rien à voir avec un éventuel passage des structures à l'acteur ou de l'établi au chercheur.} C'est la reprise avec Bernard Tort du sérieux épistémologique de l'École Normale Supérieure des années soixante. Je le répète : j'y avais touché quand j'étais petit, mais cela n'avait pas fait sens pour moi. Tout d'un coup, dans de nouvelles circonstances, quelqu'un m'y renvoyait.

M.L : Je voudrais juste poser une question relative à la manière dont vous avez présenté Sartre et la Phénoménologie. Vous décrivez Sartre comme un vieil ami, comme un compagnon. C'est juste pour savoir quel est votre liaison avec la Phénoménologie et Sartre ?

J.T : Jean Paul Sartre, je l'ai effectivement rencontré à quelques rares occasions {, dans des réunions ou pour organiser des actions auxquelles il participait. Mais, ce n'est pas cela qui justifierait que je vous le présente comme un compagnon}. Le fond de ce que je vous disais, c'est que Sartre a joué pour moi le rôle d'un « tonton » {- « un oncle, c'est le père sans le pire », disait Lacan -}, que j'avais avec lui des relations familiales sans avoir à le fréquenter. Mais, Sartre, ce

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

n'est pas la Phénoménologie ! Je n'en avais rien à faire de la Phénoménologie, je vous le dis tout net. Aujourd'hui, j'ai quelque chose à en faire, mais du côté vraiment très technique. C'est le côté laborieux de la Phénoménologie qui m'intéresse, le côté outil, le côté ajustage. Pour ce qui est de savoir comment organiser ma vie, elle ne m'apporte rien, sauf à travers Sartre. Husserl, autant je trouve son travail intéressant comme effort personnel aigu voire génial de constituer des notions descriptives, autant je hais son enfermement dans l'université, en pleine montée du nazisme ! Heidegger, je le hais carrément, pour son nazisme mais aussi pour toute sa vie pontifiante universitaire ou littéraire ! Cela ne m'empêche pas de lui emprunter – mais avec des pincettes ! – certaines notions}. Sartre, ce n'est pas la Phénoménologie, c'est Sartre. Sartre, à la fois, il me donnait des éléments de pensée - Attention, il faisait ce qu'il pouvait le Monsieur ! - qui avaient une importance à cette époque pour moi {ou plutôt, pour être précis, pour mon activité}.

{L'apport de Sartre, cela a été d'abord cela pour moi. Ce n'est que plus tard que Sartre m'a aussi aidé du côté ajustage. Prenons un exemple de cette évolution.} La première fois que j'avais lu la "critique de la raison dialectique", en 1964, je n'avais pas dépassé les 250 premières pages qui ont pour titre "questions de méthodes". Cet ouvrage est d'ailleurs sans doute absolument impossible à lire. En plus, il avait été écrit sous amphétamines et cela se percevait. J'avais lu ces 250 pages comme un témoignage de tout l'effort qu'avait fait Sartre de compréhension personnelle du monde. C'était son point de vue phénoménologique : le monde m'intéresse, mais à partir de moi et de ce que je peux y faire. Ce n'est pas le monde qui me serait dicté par Pierre ou Paul, ou le bon Dieu, qui m'intéresse. C'est le monde tel que je peux le construire. Donc, le monde tel que je peux le vivre. En ce qui concerne l'organisation de ma vie, j'achète cela et seulement cela, dans la Phénoménologie. Ensuite, deuxième lecture en 1974 qui va jusqu'au bout, ce coup-là - parce que je m'étais cassé le genou, j'avais le temps - et, à ce moment-là, j'avais déjà commencé à faire ce travail de la première période « épistémologico, etc... », et je me posais des problèmes d'analyse de l'activité de travail, en particulier de leur aspect collectif. Donc, j'ai lu la "critique de la raison dialectique", d'un point de vue « technique », d'un point de vue « ajusteur », on pourrait dire. Est-ce que cela a un sens pour mon travail, ce qu'il nous dit ? Est-ce que ces notions de « groupes en fusion », de « pratico-inerte », ont un sens pour m'aider à analyser quoi que ce soit ? {Il y a plein d'idées, par exemple l'idée de méthode analytico-régressive et synthético-progressivo, que j'ai pu alors lui emprunter, sans vergogne.}

M.L : Moi, je faisais le rapport avec votre double vie, dont vous parliez, dans le sens où Sartre a apporté cette idée selon laquelle, en tant que chercheur, on a un point de vue, une volonté personnelle de compréhension du monde, qui a une influence sur votre manière d'aborder la science et de faire de la science, sachant qu'elle est incarnée dans un corps qui a une volonté personnelle et de compréhension.

J.T : D'accord, j'achète cela !

POST SCRIPTUM

À la lecture de cette transcription des questions des auditeurs (trices) et de mes réponses, il m'apparaît que l'objectif fixé et les conditions de sa réalisation étaient contradictoires, du moins dans mon cas. Mon exercice de vérité me conduit à présenter à chaque étape une multiplicité dont l'unité est problématique, alors que le contexte de conférence universitaire imposerait plutôt de présenter une histoire Hegelienne. Il m'amène aussi à aborder mon travail en relation avec le reste de ma vie. Comme ma vie est complexe et comme je n'en ai dit que le minimum pour faire comprendre en quoi elle influençait mon travail, une partie des questions s'est égaré vers elle, en particulier vers celle qui avait précédé mon travail de recherche, au détriment de l'histoire de mon

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

expérience de recherche que j'avais essayé de retracer. Mais, cet exercice, sa préparation chaotique et les discussions par courrier électronique qui ont suivi avec Nathalie Barthe à partir de sa transcription m'ont donné à réfléchir.

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 1
LES GRANDES ÉTAPES DE DÉVELOPPEMENT DES RECHERCHES SUR LES COURS
D'ACTION
(vues de 2001)

1. Étape de clarification épistémologique et éthique et d'essais méthodologiques (1973-1976)

2. Étape de recherche scientifique éclectique et de développement d'une méthodologie de conception (1977-1986)

3. Étape de développement du premier cadre théorique sémio-logique (1987-1994)

4. Étape de développement du second cadre sémio-logique (1995 - aujourd'hui)

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 2

1. Étape de clarification épistémologique et éthique et d'essais méthodologiques (1973-1976)

Événements :

- Voyage d'études SEA-Milan + Rome (Schneider + Bagnoli)

Cours d'événements :

- B. Tort et la reprise de la tradition des « Cahiers pour l'Analyse »
- Beautés et confusions de Laville, Teiger & Duraffourg

Chocs empiriques :

- Rhone Poulenc
- Ergonomie dans les grèves avec occupation et avec les groupes ouvriers « gauchistes »

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 3

2. Étape de recherche scientifique éclectique et de développement d'une méthodologie de conception (1977-1986) 1

1977-1979

Événements :

- Chomsky
- Newell & Simon (1972)

Cours d'événements & empirisme :

- L'engagement de la collaboration avec Leonardo Pinsky à propos d'INSEE 1
- Le mûrissement de la recherche infirmière

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 4

2. *Étape de recherche scientifique éclectique et de développement d'une méthodologie de conception (1977-1986) 2*

1980-1982

Événements :

- Polarity & analogy in ancient Greece (Lloyd) rapprochement/différenciation
- Ecole Suisse d'analyse conversationnelle
- + Barwise & Perry + Grice + Sperber&Wilson, Grice

Empirique :

- Infirmières 2
- Insee 2

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 5

2. *Étape de recherche scientifique éclectique et de développement d'une méthodologie de conception (1977-1986) 3* **1983-1986**

Événements :

- A. Schutz
- von Cranach

Difficultés empiriques :

- local / global

Empirique :

- CAS : saisie-liquidation ; exploitation
- RVI
- Papeterie
- Vignerons
- Secrétariat & bureau intégré
- Coopération dans le travail agricole

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 6

3. *Étape de développement du premier cadre théorique sémio-logique (1987-1994) 1* 1987 – 1988 - 1989

Événements :

- C.S. Peirce
- Visites à Palo Alto (T. Winograd, F. Flores) (Barwise & Perry, Suchman)
- H. Maturana, F. Varela + murissement 1987 1990 1992
- Visites à San Diego (Hutchins, Cicourel, Norman)

Événement :

- Dougherty & al Cognitive anthropology
- Malinovski : Coral gardens and their magic (sept 1988)

Cours d'événements :

- Thèse d'habilitation 1989-1990

{T11} THEUREAU J. (2001) Etat actuel & histoire du programme de recherche fondamental « cours d'action » et du programme de recherche technologique « conception centrée sur le cours d'action », journée avec Jacques Theureau, UFR STAPS, 9 Mars, Orléans (25 p).

TRANSPARENT 7

3. *Étape de développement du premier cadre théorique sémio-logique (1987-1994) 2*

1989 - 1994

Événements :

- Ateliers Hutchins + Cicourel, Suchman + Goodwin 1990 articulation collective des cours d'action + méthodes ethnographiques
- Décès de Leonardo 1990
- séjour à San Diego 1993

Empirique :

- Contrôle aérien
- Assistance à la maîtrise d'un logiciel
- Recherche documentaire
- Apprentissage sur le tas
- Accueil téléphonique

TRANSPARENT 8

4. *Étape de développement du second cadre sémio-logique (1995 - aujourd'hui)*

Cours d' événements :

- reprise de la Phénoménologie en bénéficiant de la lecture de P. Vermersch
- poursuite de la critique de Peirce
- anthropologie philosophique de la technique (Stiegler)
- suppléance perceptive (Lenay)

Empirique :

- Navigation – Pêche
- Gare du Nord
- Contrôle trafic ferroviaire
- Conduite accidentelle nucléaire
- Organisation de la sûreté
- Conduite auto
- Apprentissage médié NTIC
- Camionnage longue distance
- Imprimerie
- Contrôle d'énergie domestique

STAPS et questions théoriques & méthodologiques